

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE
DE BIBLIOTHEQUES

=====

LA VIE AFRICAINE ET LE CONTE



MEMOIRE

présenté par :

Mademoiselle Mariam FOFANA

sous la direction de :

Mademoiselle BERNARD

=====

VILLEURBANNE le 13 Juin 1980

Seizième Promotion

' FOFANA (Mariam)

' La Vie africaine et le conte : mémoire/
' présenté par Mariam Fofana ; sous la dir.
' de Melle Bernard. - Villeurbanne : Ecole
' Nationale Supérieure de Bibliothèques, 1980.
' - 45 p : carte ; 30 cm.

' Vie africaine, conte
' Conte, Dafina (Haute-Volta)

' Rôle du conte dans l'insertion de l'indi-
' vidu dans la société dafing.

T A B L E D E S M A T I E R E S

=====

- Avant-propos
- Introduction
- Première partie
 - La structure sociale du Dafina p 2
- Deuxième partie
 - La place du conte dans la vie du village p 8
 - Transcription de deux contes p 16
 - Analyse de quelques thèmes p 28
- Troisième partie
 - L'influence du conte sur les enfants et sur les adultes p 38
- Conclusion. p 43

A V A N T - P R O P O S

Je suis " un enfant de l'aspirine" c'est à dire que contrairement à mes frères nés au village, vivant au village, et quotidiennement nourris des sèves de la tradition, moi je présente la particularité d'être à cheval entre cette tradition et la civilisation occidentale. Ayant été plus à l'école du blanc (j'y suis toujours) que dans les champs, ayant de ce fait même vécu en ville plus qu'au village, je n'ai pu prendre contact avec la civilisation de mes pères que lorsque l'école me le permettait et cela pendant les congés et les vacances scolaires. Et autant cela était un déchirement pour moi, autant je mettais à profit le peu de temps que je passais au village pour m'intéresser à toutes les activités, à tout ce qui constitue l'âme de la société. "L'enfant de l'aspirine" faisait alors place à l'enfant de la tradition dans ce que cette expression a de plus intime : la fraternité, le sentiment d'appartenir à un groupe social.

La Vie africaine et le Conte c'est donc pour moi une autre façon de revivre cette ambiance villageoise, de me replonger dans les séances de contes, qui sont, comme toutes les autres activités que les hommes entreprennent, sources d'enseignement, d'éducation. Cette étude n'a pas la prétention d'aller au "fond de l'Afrique", rapporter des contes et dire leur place dans la vie africaine . Elle se limite à la Haute Volta et particulièrement aux dafings, sous-groupe mandingue.

Je remercie mon père et ma mère qui ont bien voulu, malgré la distance, m'apporter leur concours, en me donnant des conseils, en me guidant.

Je remercie également Mademoiselle BERNARD, qui, grâce à son entière disponibilité, à sa patience, à sa compréhension, a permis la réalisation de ce travail.

J'espère que ce modeste mémoire permettra à tous ceux qui s'intéressent aux sociétés africaines de trouver quelques renseignements sur la vie au Dafina et le conte.

FOFANA Mariam

+ et soeurs.

INTRODUCTION

Une étude sur la vie africaine et le conte est bien complexe. En effet, l'Afrique est un vaste continent, qui renferme des peuples ayant des moeurs, des coutumes, des civilisations différentes. On a donc un large éventail qui devra tenir compte de tous les peuples d'Afrique, ce qu'il ne nous sera pas possible de faire, vu le temps qui nous est imparti et la masse de documents qu'il nous faudra consulter. Notre choix s'est donc porté sur le Dafina (chez les Dafing) situé dans la partie ouest de la Haute-Volta et qui est par excellence le peuple que nous pouvons prétendre connaître puisque c'est le nôtre. Notre travail consistera ainsi dans une première partie à présenter la structure sociale du Dafina. Dans un deuxième mouvement, nous parlerons de la place qu'occupe le conte dans la vie au village ; cette partie sera illustrée par deux contes dont nous tenterons d'analyser les thèmes majeurs. Pour finir, nous montrerons l'influence du conte à la fois sur les enfants et sur les adultes.

Légende

- o Les villes importantes
- les ethnies
- La capitale



P R E M I E R E P A R T I E



L A

S T R U C T U R E S O C I A L E D U D A F I N A

2

Tout comme la société Malinké, Bambara, la société Dafing s'articulait autour de trois catégories sociales :

- Les horon, c'est à dire les nobles,
- Les nyamakara, hommes de castes,
- Les captifs ou Zon.

Il y avait trois sortes de Horon : ceux qui faisaient partie de la famille régnante ; c'est parmi eux que se trouvait le massa ou pama ou roi "père" du peuple, chef politique et religieux. On avait les Horon guerriers qui étaient aussi des personnages religieux et de gros possédants. La troisième classe de Horon se composait de la petite noblesse, pauvre, mais fière de son honnêteté et de sa pauvreté. Tous ces nobles avaient (ils l'ont toujours) un code moral qui régissait la vie en famille et au sein de la collectivité. C'est le "dévouement désintéressé" le courage, l'hospitalité large et loyale, la justice, le respect de la parole donnée, quelles qu'en soient les conséquences ultérieures. "En aucun cas un vrai Horon ne doit mentir, voler, trahir calomnier ou être parjure." (1). Les études qui ont été faites sur les sociétés Bambara⁽²⁾ et Malinké⁽³⁾ sont d'autant plus importantes qu'elles nous permettent de comprendre l'organisation de ces sociétés, depuis les grands empires jusqu'à nos jours, et si nous établissons une comparaison entre ce qui a été dit dans ces ouvrages et ce que nous nous proposons d'étudier à travers les contes, c'est que ces sociétés présentent, autant du point de vue de leur organisation que de la mentalité de leurs peuples, une similitude qu'on ne pourra discuter.

De même au niveau du dialecte, le Dafing est une variante du Bambara et du Malinké. Il y a en effet une transposition des différentes structures linguistiques chez l'un ou l'autre de ces peuples au Dafina (chez les Dafing).

Pour revenir à la structure sociale, on avait, à côté des Horon, les Zon, captifs, esclaves préposés à des tâches bien spécifiques. Faisant partie des biens de leurs maîtres, les nobles, qui les avaient acquis lors d'expéditions guerrières ou de ventes publiques, ils constituaient ou l'armée du roi ou lui servaient de pages et de palefreniers ainsi qu'aux guerriers. Leurs maîtres les mariaient entre eux et les enfants de ces unions venaient grossir leur patrimoine : l'esclave était la chose du maître, il n'avait plus droit à son nom de famille et il arrivait qu'il prît le nom de son maître sans que cela l'anoblît pour autant. Son statut juridique et sa condition matérielle se résu- maient en la soumission complète à la volonté du maître, en l'absence de droits et de garanties.

Pour ce qui est du Nyamakara, la définition seule est éloquente : Nyama signifie ordure et Kara, brin. Ce terme existe aussi chez les Toucouleur, d'ascendance Peulh et recouvre le même concept que chez les Bambara, Malinké, Dafing : Nyama veut dire "tu mangeras" et Kala (en Bambara on dit Kala) signifie "tout", ce qui revient à dire "celui qui ne répugne à rien (4) en l'occurrence "le brin d'ordure".

Le horon estimant que tout travail manuel, hormis celui des champs, est indigne de lui, l'industrie artisanale est prise en charge par les Nyamakara. Ils sont artisans, généalogistes, maîtres des cérémonies, et des manifestations joyeuses, prêtres des cultes magico-religieux (5) Ce sont généralement des bourgeois, ayant qualité d'hommes libres, mais vivant dans des conditions sociales réduites. On compte parmi eux les forgerons (bijoutiers, potiers) les artisans en bois, les tisserands, les cordonniers, les pêcheurs, les mimes, les griots. Les Nyamakara servaient d'intermédiaires entre les nobles et les captifs.

Aujourd'hui il n'y a plus de captifs, ils ont été affranchis par les nobles. On en retrouve peut être un ou deux dans un village qui disent toujours faire partie des biens de leurs maîtres. Ils vivent chez ces derniers s'occupent des travaux domestiques, aident à la culture des champs, gardent les moutons, les boeufs etc ... Quel que soit le service qu'ils rendent, ces "captifs" gardent, présente dans leur mémoire, leur condition historique et conservent ainsi une humilité qui va jusqu'à la négation de leur personne. Ils s'habillent presque de haillons et vivent en marge de la société.

Les captifs ayant donc été affranchis, les "brins d'ordures" ceux qui ne répugnent à rien, ont dû se contenter d'occuper le rang le plus bas de la société. L'image du griot en a quelque peu souffert surtout que lui ^{aussi} ~~aussi~~ avait ses captifs, mais cela n'a diminué en rien son apport dans la société traditionnelle Dafing. Pendant les conseils, lors des baptêmes, mariages, il va d'un noble à un autre, recueille ce qu'ils lui disent et le crie à l'assemblée : un noble parle bas, un noble ne chante pas. Seul le griot a le droit de parler fort, de chanter, de crier. On les appelle les "Belén Tigui" maîtres de la parole. A côté de cela il lui est permis de dire ce que les nobles, du fait de leur statut social, ne peuvent dire. Le griot en arrive quelquefois à être extrêmement grossier, à nommer les parties cachées du corps, ce qui est un sacrilège dans une société aussi fortement islamisée comme la société Dafing. On rapporte ainsi les paroles du Coran : regarder une femme qui n'est pas la vôtre est un péché. Cela constitue un des nombreux interdits que la société a instaurés et que ses membres respectent scrupuleusement. Si le simple regard prend toute cette dimension, celle du péché, nous comprenons fort bien que ces peuples entretiennent avec le langage un certain rapport de méfiance, de malaise. On dit à ce propos : "Gna ma fén mi yé Dâ man can co fau", littéralement : "ce que les yeux n'ont pas vu, la bouche ne doit pas en parler."

La "bouche" du griot, quant à elle, peut tout dire. Il peut aussi faire le pitre. Et cette fonction, Griaule la définit bien : le griot joue une fonction cathartique, libéralisatrice. L'homme ne pouvant extérioriser ses sentiments et ses émotions, les refoule. Dans le même temps, le griot, admis à passer outre tabous et préjugés, découvre ces instincts cachés. Cela est d'autant plus important que rien ne se fait sans lui. Du fait qu'il sait manier la parole, qu'il sait donner au mot forme et mouvement, il est requis à toutes les assemblées.

Et quand il parle, même si on veut faire l'indifférent, on est obligé de lui prêter attention, tant le langage est chaleureux et porteur de signes.

Si nous avons tant insisté sur le rôle du griot, sa fonction sociale, c'est pour montrer combien il imprègne la société, et fait corps avec elle, pour former un tout indissociable, car quoi qu'on dise, le griot demeure le joint sans lequel la société ne saurait vivre.

Nous reproduisons in extenso le passage que rapporte Camara Laye dans "le Maître de la Parole":

Nous l'avons trouvé très beau et extrêmement significatif dans l'apport du griot dans la société mandén; de même il sert de catharsis, de même il aide à la prise de conscience des peuples qui ont institué cette classe sociale. Il s'agissait, dans la légende de Soundiata Kéita (6) que tous les griots rapportent, de mener les hommes à la victoire contre Soumaoro Kanté (7) qui terrorisait le mandén, donc de pousser courageusement les hommes à la guerre, les armer "par la parole et le geste" contre l'ennemi commun Soumaoro.

" Diata et son griot rejoignirent leur camp où il y avait l'extraordinaire déploiement de toutes les forces de la savane. Maintenant que Balla Fassali Kouyaté était présent, c'est à lui qu'il appartenait de raffermir par sa parole, le coeur des poltrons et de rendre les braves plus audacieux. C'est d'abord à Famandian qu'il parla :

- Famandian, dit-il, où est notre hôte ? Où est donc le père des Camara "Sininkimbon" ? Que vais-je dire de ton puissant totem ? Quel exploit vas-tu accomplir demain contre Soumaoro et sa tyrannie, qui devra être dit par les griots jusqu'à la fin des temps ?

A peine Balla Fassali Kouyaté eut-il fini de parler que Famandian, sabre au poing, poussant un horrible cri de guerre, lança son coursier vers la montagne de Sibi. A peine y était-il parvenu qu'un grondement de tonnerre se fit entendre, glaçant les coeurs et faisant trembler la terre sous les pieds des guerriers. Un épais tourbillon de poussière plongea la plaine dans l'obscurité totale. Était-ce la fin des temps ? Peut-être. Peut-être aussi n'était-ce que la démonstration de la puissance du totem du père des Sininkimbon. Quand le tourbillon de poussière se dissipa et que le soleil et Famandian (8) reparurent, la montagne de Sibi, transpercée d'un seul coup de sabre, montrait un effrayant tunnel. Toute l'armée, béate d'admiration, regardait Famandian revenir. Quand il fut près de Diata, il dit :

- C'est ainsi que mes archers, demain à Kirina, transperceront ceux de Sosso. Tant que je vivrai, Diata, le Mandén sera libre !

Balla Fassali se tourna alors vers Fran :

- C'est à toi que je m'adresse maintenant, Tabon Wana Fran Camara. Tu n'as pas vaincu Soumaoro mais tu lui as vaillamment tenu tête. Le père des "Sininkimbon" en transperçant la montagne de Sibi, a montré à ses

guerriers ce que devra être leur comportement demain, dans la plaine de Kirina. Que devrais-je dire du père des "Dalikimbon" aux générations futures ?

A peine le griot eut-il fini de parler que Fran Camara, dressé sur son cheval, chevauchant à folle allure, sabre au poing, et poussant un cri de guerre, se dirigea vers le centre de la plaine et s'arrêta un court instant devant l'énorme baobab qui s'y trouvait. Il leva haut le sabre, et quand il l'abaissa, l'arbre grinça comme s'il avait été foudroyé. Quand les hommes levèrent les yeux ils virent l'énorme baobab étendu sur le sol. Aussitôt l'armée ébahie poussa un hurra de satisfaction. Lorsqu'il revint près de l'armée, Fran Camara dit :

- C'est ainsi que les forgerons et les Djallonkés pourfendront les Sossos dans la plaine de Kirina. Le mandén vivra libre, ou mes guerriers seront morts! "

Conte ou épopée, on ne sait. Appelons cela conte-léger. La fonction du discours ici se situe à un double point de vue : nous avons un discours dans un discours (C'est Babou Condé qui rapporte ce qui lui a été conté et Camara Laye à son tour nous le fait revivre.) Eloquence, verve, charme, le mot libéré devient source et coule, coule inlassablement. C'est cela la tradition orale.

Nous voici entrée de plain-pied dans le conte, car il est vrai qu'il se présente sous plusieurs formes : louanges, contes nocturnes et diurnes.

Les louanges que chantent en effet les griots à l'adresse d'un individu et qui lui rappellent sa généalogie en ce qu'elle a fait de glorieux, de beau, d'extraordinaire, peuvent entrer dans l'univers du conte, d'autant plus qu'ils ont été grossis au fil des années. Ils tiennent à la fois du domaine du conte et de l'histoire. C'est ce que dit Camara Laye dans Le Maître de la Parole : "Il y a toujours dans le conte comme dans le chant du griot deux vérités : la première vérité sciemment créée, périphérique, destinée à amuser l'auditoire ; mais au revers de cette vérité première, il y a la vérité seconde, profonde, autrement plus proche de la vérité, de la réalité, difficile à déceler par le profane : c'est la vérité historique. " Ce conte là est dit à n'importe quel moment de la journée comme de la nuit, à la femme comme à l'homme, à l'adolescent comme au tout petit, même au bébé qui vient de naître : l'enfant dans les langes doit savoir qu'il est né dans une famille illustre, qu'il est un prince, que ce sont ses ancêtres qui ont fait le monde. * (9)

Voici à titre d'exemple un autre chant de griot qui dit les louanges des Djara, nom de famille qui veut dire Lion.

Djara, Djara !	Djara ! Djara !
Cancari Djara !	Djara casseur de cous !
Missi Mina Djara !	Djara dompteur de boeufs !
Mogo Mina Djara !	Djara dompteur d'hommes !
Sogo Minai Djara !	Djara dompteur d'animaux sauvages !
Djara yé kelin dé yé	Il n'y a qu'un lion.
Djara té fila yé	Il n'y en a pas deux.

targuer d'être un "yairai wolo". Ainsi le pouvoir du Yairai Wolo dont on nous parle ici est un pouvoir vrai qui ne souffre d'aucune équivoque.

Le griot procède alors par comparaison :

" Les hommes vivent ensemble, mais les hommes ne se ressemblent pas "

Puis nous avons une opposition Nuit/soleil, ce dernier étant la vérité, la puissance. La nuit ne mérite pas notre attention, c'est l'obscurité qui fait grossir tout, sans raison valable, c'est ce qui est louche. Par contre, on n'a pas à mettre en cause un pouvoir acquis sous le "chaud soleil", on sait qu'on a lutté, qu'on a remporté une victoire, une vraie. Le pouvoir noir, le pouvoir rouge caractérisent surtout la manière dont le pouvoir sera exercé : d'une poigne de fer, en vrai homme, qui n'admet pas les égarements.

L'assimilation Lion-Homme entre bien sûr dans les métaphores animistes qui nous basculent dans l'univers magique Etres-Choses-Animaux, propres à l'Afrique.

Ce genre de conte dans la Société Dafing est appelé Zan qui signifie "nommer". Le substantif et le verbe se confondent d'ailleurs puisque le Zan est aussi le nom qui est commun à la famille, voire au clan, et tout noble est fier d'être "Zan" (nommé).

A côté du Zan, qui a en fait un caractère d'individualité (c'est l'histoire du clan) il y a le conte reconnu comme tel et qui s'adresse à tout le monde, quel que soit le Zan, le nom qu'on porte. C'est ce genre de conte qui fera l'objet du paragraphe qui va suivre, et qui s'intitule : La place du conte dans la vie du village

DEUXIEME PARTIE



LA

PLACE DU CONTE DANS LA VIE
AU VILLAGE

Introduction au chapitre.

Dans le Dafina, le conte reconnu comme tel, porte le nom de "Talén" et présente un certain nombre de caractéristiques.

Il y a le conte qui est dit uniquement la nuit et celui qui se retrouve dans le langage de tous les jours. Ce dernier est en fait un sous-produit du conte nocturne et joue le même rôle que l'expression française maxime. C'est une formulation brute, condensée, imagée d'une certaine expérience.

Nous nous intéresserons dans le paragraphe qui va suivre au "talén" conte nocturne, puis l'autre qui entre dans le dialogue quotidien étant un sous-produit du conte nocturne, nous l'étudierons dans la partie qui se rapporte à l'influence du conte sur les enfants et sur les adultes.

Il y a un genre de contes qui comportent des interdits qui consistent à ne les dire que la nuit. Ils sont pour la plupart assortis d'éléments extraordinaires et se terminent par une morale. Les anciens disent qu'en racontant ce genre d'histoires dans la journée, on perd ou sa mère ou son père, en tout cas quelqu'un de la famille qui vous est chère. Comment interpréter cette décision ancestrale ? On pourra trouver plusieurs interprétations à ce fait, nous n'en retiendrons que deux :

Du fait qu'il demande une grande attention et qu'il fait accourir du monde, on ne peut organiser de séances de contes dans la journée, puisqu'hommes, femmes et enfants ont des occupations qui ne leur permettent pas de se regrouper ni sous l'arbre à palabres ni même dans la cour de la concession ou dans l'intimité d'un foyer ; il y a aussi l'effet que la nuit porte sur la psychologie des enfants : la plupart des contes étant habités par des sorciers et sorcières, des êtres invisibles, la nuit aide à grossir ces êtres et multiplier ainsi les maux qu'ils font aux humains ; l'enfant comme l'adulte d'ailleurs, conserve ces images en lui, ce qui développe en lui à la fois un sentiment d'agressivité vis à vis de ces êtres malfaisants dont on lui a parlé mais aussi une sorte d'angoisse qu'il lui faut combattre et pour cela ce sera le conte encore qui lui en donnera les moyens, ce qui nous fait entrer dans la fonction éducative et culturelle du conte. Nous y reviendrons.

Le conte ainsi se pratique soit au niveau du village tout entier, soit au sein d'une famille, d'un quartier. Les séances au niveau du village et du quartier sont toujours organisées pendant la saison sèche, la saison des pluies étant réservée à la culture des champs.

La saison sèche est la période la plus animée de l'année. Les villageois organisent des soirées dansantes sous le patronage du griot. En fait, ce sont les jeunes qui vont mander ses services et lui, ne dit jamais "non". Un griot d'ailleurs (pas ceux d'aujourd'hui bien sûr) ne refuse jamais quand on lui demande un service (10). A côté de ces soirées dansantes, il y a des soirées où les jeunes s'exercent à la lutte genre de combat qui permet de dédier le titre d'Invincible à celui dont la nuque ne touche pas le sol (que personne ne peut terrasser). Naturellement il faudra qu'il lutte avec tout le monde, tous les jeunes présents qui ont été sélectionnés. Là encore le griot n'est pas absent et par ses chansons stimule les jeunes combattants.

Un autre jeu entre jeunes, c'est celui que jeunes hommes et jeunes filles font et qui a un caractère fortement érotique. Les filles se mettent d'un côté, les garçons de l'autre, et chaque groupe chante la légèreté du sexe opposé. Nous ne reproduirons que le chant des filles :

E yairai lé nan n'tara
 An do mé wéré
 Goudoui Goudoui ma gniai ni
 Wiri a bau an dara
 Cassa coura lé yan dara
 E no cari wigno
 Guinrinti coura lé yan dara
 E no cari wigno
 Bau n'dara wourou tjé
 Bau n'dara n'gan la
 Ha yé wourou tjé

Traduction :

C'est toi qui es~~t~~ venu nous trouver
 Nous ne t'avons pas appelé
 Clopin clopan galeux
 Ote-toi de devant notre porte
 Nous avons une clôture neuve
 Tu l'as brisée
 Nous avons un lit (enbois) neuf devant la porte
 Tu l'as brisé
 Ote-toi de devant notre porte chien (le chien c'est le symbole d'
 une sexualité incontrôlée et incontrôlable)
 Ote-toi de devant notre porte
 Ote-toi pour que nous nous couchions
 Hayé (hurlement de chien) chien
 Ote-toi pour que nous puissions nous coucher.

Soit les garçons répondent par un chant, soit ils courent après les filles qui vont se cacher, pour ressortir quelques instants après avec un chant plus provocateur que le premier.

C'est dans ce contexte de chaleur humaine, de vie nocturne, que se place le conte. Il y a des conteurs professionnels qui vont de village en village, il y a des conteurs anonymes, qui exercent leur talent dans le sein d'une famille comme le père de famille ou les grand parents ou même la mère, pourquoi pas, puisque la société étant extrêmement phallocrate, il arrive que les petits garçons ou le père disent aux petites filles d'aller vers leurs mères qui leur raconteront des histoires destinées aux filles. Cela peut paraître une boutade mais c'est malheureusement vrai et quand c'est le conteur professionnel qui est dans le village, il y aura au début de la séance les représentants des deux sexes, enfants comme adultes, mais à un certain moment donné, on priera gentiment les femmes (quelquefois elles n'attendent pas qu'on le leur dise : l'éducation qu'elles ont reçue le leur commande) et les enfants, de rejoindre l'enclos familial, de rentrer se coucher. Il faut que nous précisions qu'avant, ~~elles~~ n'étaient pas admises du tout à ce genre de distractions, femmes mariées, jeunes filles et enfants. Les femmes mariées restaient au foyer et attendaient le retour du mari. Les jeunes filles se retrouvaient entre elles dans la case des parents d'une de leurs camarades considérée comme étant l'ainée de toutes, et là, elles filaient du coton en se racontant des histoires qui peuvent être à la fois des contes comme des comptes rendus de leur journée ou des confidences.

Les enfants, quant à eux, avaient leurs séances de contes que leur disaient soit les grand parents, soit le père, soit la mère, soit les grands frères. Quelle que fût la circonstance, il y avait toujours quelqu'un de disponible.

Il n'y avait donc que les hommes qui avaient accès aux histoires du conteur professionnel. Maintenant les mœurs s'étant quelque peu relâchées, le cercle s'est agrandi, tout le monde se retrouve à ces séances.

Les jeunes filles préparent mille et une choses que les hommes consommeront tout en devisant, du "lembourouzié" (jus de citron sucré auquel on ajoute du gingembre pilé et qui a, paraît-il des effets aphrodisiaques), du "dai" (boule d'acassas délayé dans du lait et qui contient des ingrédients qui auraient les mêmes propriétés que le jus de citron), du "tô gnoni" (pâte de farine de mil délayée). Les hommes amènent de la cola (II) qui délie non seulement la langue mais tient éveillé aussi pendant longtemps. C'est un excitant qui remplace en quelque sorte la cigarette.

Avant la séance, les jeunes filles nettoient la place qui abritera la soirée puis elles étaleront des nattes à même le sol et mettront à côté des escabeaux. Elles peuvent aménager une place spéciale pour le conteur, mais celui-ci étant trop mobile, ne l'occupe pratiquement pas. Il faut dire que c'est un griot et la place du griot c'est d'être partout à la fois : pour taquiner les femmes il ira dans leur camp (les hommes sont d'un côté, les femmes de l'autre) et il rejoindra après le groupe des hommes, quoi qu'il en soit, l'organisation est faite de telle sorte que tous ceux qui sont là entendent et comprennent ce qu'il dit. De toutes façons, c'est un griot, et un griot crie, hurle.

L'entrée sur scène du conteur professionnel est un vrai spectacle. Zahan Dominique, dans "La dialectique du verbe chez les Bambara", dit qu'au Mali, quand un conteur professionnel doit animer une soirée de contes, ce sont les jeunes filles qui l'annoncent : elles vont sur la place publique, chantent, et quelques instants après, le conteur fait son entrée.

Cette pratique a peut être existé aussi dans le Dafina, nous ne pouvons ni l'attester ni le nier. Mais aujourd'hui elle a subi des variations; après la dernière prière du soir "Sâ fo" tout le monde, plutôt ceux qui veulent se distraire, se dirigent vers la place publique et prennent place sur les nattes et les escabeaux. Ils causent gaiement, se taquinent ou s'enquière des nouvelles des uns et des autres ainsi que des nouvelles des villages voisins. C'est une atmosphère très détendue qui rapproche les jeunes des vieux et c'est dans ce climat de franche gaîté que le conteur professionnel fait son entrée, escorté de quelques jeunes hommes.

C'est une entrée toujours prodigieuse. Déjà, de la place publique on pouvait l'entendre arriver. En effet il chante les louanges des jeunes qui sont allés le chercher et qui l'escortent. Il chante, il danse, il virevolte, il va d'un jeune à l'autre et ceux-ci lui glissent de l'argent, de la cola, dans la main. A lui seul le conteur professionnel est un ensemble instrumental : le tam-tam sous les aisselles, ses femmes autour de lui s'il est marié, reprennent en coeur le chant que le conteur a entonné en poussant des "Cou you you you !" et quand le groupe se trouvera non loin de la place, l'oeil de lynx du griot, dès qu'il aura repéré dans l'assemblée quelqu'un qui lui semble digne d'accueillir avant tout le monde, son salut, fixera ce dernier, et d'un pas leste, le griot ira se planter devant cette personne et le "Zankiri" (chantera ses louanges).

Il passera en revue toutes les personnalités avant d'adresser un salut global à l'assemblée en s'excusant auprès de tous ceux qu'il aura oubliés dans sa "nomenclature".

Et la soirée commence.

C'est toujours sur un ton enjoué que commencent les contes. Généralement ce sera des plaisanteries à l'adresse des femmes. Celles ci, pour ne rien entendre, se "boucheront" les oreilles et les hommes riront de bon coeur. Le griot parlera par exemple de la jalousie des femmes, de leur appétit sexuel (il donnera des exemples sur ses femmes à lui qui vont toujours se coucher les premières et s'impatientent ou bien feignent de dormir : celles-ci (I2) renchériront en parlant à leur tour de l'insatiabilité de leur mari.)

Puis le conteur s'en prendra aux beaux-parents, aux filles mères pour dénoncer la libéralisation des moeurs.

Ses femmes ne perdent aucun mot de ce qu'il dit et répondent toujours "tién" qui signifie "c'est vrai" ou "namou" qui veut dire aussi bien "c'est vrai" que "oui".

Le conteur se raclera la gorge, boira une bonne rasade d'une des préparations des jeunes filles et ...

" Je suis allé chez mes beaux parents. Ils ont étalé une natte pour que je m'y installe mais avant que je m'y asseye, un enfant sans aucune éducation, écervelé comme un chien qui a reçu une soupe chaude sur la tête, y a pris place. Qu'est-ce ?

Alors tout le monde cherche.

" Qu'est-ce que cet enfant qui n'attend pas qu'on l'invite avant de s'asseoir là où un adulte doit s'asseoir ? Ce n'est pas possible !"

Et les commentaires vont bon train : " Ces enfants ! Les enfants d'aujourd'hui, aucune tenue ! vous pensez : avant, quand on parlait à un enfant, il baissait les yeux (I3), aujourd'hui il vous regarde droit dans les yeux.

- Ben ça mes amis, ce n'est pas le moment de s'étonner. Il y a balle lurette qu'on sait que le monde est à l'envers. Donnez-moi des villages si vous ne savez pas. "

Un village c'est là où sont nés les grands parents maternels, au cas où le père aurait épousé une fille d'un village voisin. Il faut se décider : Ou bien on donne (symboliquement) le village de la mère ou bien on livre celui de la mère du copain, ou bien encore celui du père qui est aussi le sien, avec tous les biens (hommes, femmes, enfants, animaux domestiques, volaille etc ...)

Tant que la devinette n'aura pas été traduite, trouvée, le conteur demandera des villages. Ce sera seulement au moment où il sera satisfait des "dons" qu'on lui aura faits qu'il dira, avant de livrer le nom de l'enfant mal poli :

" Merci pour ce que vous m'avez donné ! Je casse tous ces villages. Je "trie" les belles femmes, les hommes valides, je prends les enfants, le bétail, la volaille, les bons esprits, toutes les

richesses et j'ajoute tout ça à ce que je possède déjà. Eh bien mes amis, je vais vous le dire : c'est une mouche. Vous savez comme les mouches sont effrontées, elles se posent partout, dans les plats, sur les habits, sur le corps même et sur certaines parties que je me garderai bien de nommer (vu qu'il y a des oreilles délicates)

- tién mou ! c'est vrai ! clament les femmes du conteur.

- Ah lui alors ! entend-t-on dans l'assemblée.

- Encore une autre, amis, ça ne fait que commencer !

J'ai lavé ma calebasse (I4) proprement. Elle était blanche, de ce blanc semblable à celui des calebasses des peulhs (I5). C'était la nuit et oh surprise ! Quand je me suis réveillé le matin, elle était pleine de lait ! Qu'est-ce que c'est ?

- Des mouches, Voici qu'il nous amène chez les Peulhs et leur lait !

- Et cette calebasse, blanche comme une calebasse de femme Peulh, c'est quand même bizarre, car une calebasse est une calebasse, qu'elle provienne de chez les Peulhs ou d'ailleurs, on en fait le même usage !

Une calebasse qui a été lavée ? ...

- J'espère que vous saurez répondre à cette devinette. Elle est bien facile, les habitants de Sono l'ont bien trouvée, vous savez ! Allez courage, ou bien donnez des villages. Qui se rend ?

- Je donne le quartier des Koné "Koénébai"

- Je donne Séréba (I6)

- Je donne Ouété (I7)

Le conteur se décide alors à donner la réponse, après avoir cassé ce qu'on lui a donné et grossi son patrimoine.

" Ce sont les yeux, mes amis, Vous pouvez vous laver dix mille fois, de jour comme de nuit, quand vous vous couchez, à votre réveil vous avez le coin de l'oeil tout sale.

- Oh, mais tu exagères quand même. On n'est pas né avec des maux d'yeux !

- Certes, mais c'est la force des choses, pourquoi te laves-tu les yeux (I8) chaque fois que tu dors et que tu te réveilles ?

- Mais quel rapport avec le lait ?

- Ce qu'il y a dans le coin de l'oeil est tout blanc, pardi !

- Oh arrête, tu vas nous dégouter du lait à présent.

- Du tout, du tout, il n'y a qu'à se laver les yeux après chaque réveil, on n'aura pas le temps de comparer ça au lait !

- Continuons ! "

Là, la soirée est vraiment bien partie. Tout le monde félicite le conteur, la boisson coule à flots, les noix de cola circulent. De temps en temps le conteur va réchauffer son tam-tam : le griot assemblé des pailles qu'il fait brûler chaque fois qu'il sent que son tam-tam en a besoin. En effet, c'est lorsqu'il est tendu comme il faut que le tam-tam rend bien le son. A défaut de paille il y a carrément un feu que

les enfants entretiennent à l'aide de bûches, ce qui en même temps qu'il sert de chauffage pour tout le monde, chasse les moustiques et instaure une certaine euphorie dans l'assemblée.

Après un certain nombre de devinettes le griot passe aux contes plus longs et peut-être plus sérieux (il ne s'agit pas ici de jugement de valeur, le contenu des devinettes et celui des contes se ramenant tous les deux à l'enseignement que les hommes peuvent en tirer. Nous pensons plutôt au pouvoir de créativité du conteur.

Maintenant une mise au point s'avère nécessaire dans la façon dont nous avons mené notre travail.

Du fait de la longueur des contes, nous n'en avons retenu que deux.

Notre choix, nous le reconnaissons, est arbitraire : les deux contes ne peuvent en aucun cas renfermer tous les thèmes qu'on retrouve dans les contes du Dafina. Pour pouvoir faire une étude exhaustive de cette partie de ce qu'on appelle aujourd'hui la littérature orale, il faudrait entreprendre une collecte qui s'étendra sur tout le Dafina, tant il est vrai que les contes, s'ils se recourent, sont tout de même dits différemment, selon qu'il s'agit d'un village ou d'un autre. Le conteur en arrive à actualiser l'histoire qu'il rapporte.

Une autre mise au point s'impose. Nous parlerons de ces contes uniquement dans le cadre de la famille (entendez qu'ils se présentent de la même manière sauf peut-être avec beaucoup plus d'éloquence lorsqu'il s'agit du conteur professionnel ; et puis le mot d'ouverture sera uniquement "Oun' talén talén : mon conte conté" ou bien "oun' talén talén nana : mon conte conté arrive".)

Nous disions donc que nous donnerons les contes dans un cadre strictement familial quand c'est le grand-père ou la grand-mère, ou le père ou la mère ou un aîné qui invitent les enfants à venir écouter les contes. Cela peut paraître avoir un caractère solennel, mais il n'y a rien de plus simple. Les enfants peuvent eux-mêmes en faire la demande comme les aînés peuvent le leur proposer : avant d'être quoi que ce soit, le conte est avant tout une distraction, un loisir, et c'est avec un plaisir constamment renouvelé que les parents racontent les histoires aux enfants.

Dans le Dafina, il y a une formule qui est dite et qui est comprise par tous les enfants. Celui qui invite prononce cette formule, et où qu'il se trouve, que ce soit au fond de la case ou au milieu de la cour, les enfants vont le rejoindre.

Dans le contexte familial, elle sert de formule clé annonçant l'heure du conte. Nous précisons cependant qu'il n'y a pas que les enfants d'une seule famille à être conviés à la séance ; des enfants d'autres quartiers peuvent y participer aussi, ainsi que les femmes, les jeunes. En fait, elle est ouverte à tout le monde, à tous ceux qui le désirent.

L'essentiel est de respecter l'interdit : il faut qu'il fasse nuit pour lancer l'appel aux contes.

Et si nous étions chez nous, nous ouvririons la soirée en ces termes, tel qu'on nous l'a appris et tel qu'il est toujours pratiqué :
" Ni missi paa, j'ai tué un boeuf. "

T R A N S C R I P T I O N d e D E U X C O N T E S

=====

Ni missi paa, z'ôn ya do m' bai ?

" J'ai tué un boeuf, qui le mange avec moi ? "

Parole magique qui fait sursauter tous les enfants alentours.

Ils savent que c'est l'heure du conte, ils reconnaissent bien cette formule qui les invite à venir écouter les sottises de la hyène, les ruses du lièvre, les malheurs des orphelins. Ils raffolent de ces histoires qui les émeuvent et quelles que soient leurs occupations du moment, ils les abandonnent et viennent former un demi cercle autour de la personne qui a lancé l'appel, et chacun s'empresse de signaler la partie du boeuf qui l'intéresse :

" Oun na sé dini

" Né ya couo ré dini

" A goro mou ta yé

" Ne ya can dini. Oun ya coumbini dini

" Oun ta moa ouoto tjérén yé

" Oun ta moa toro fila bai yé "

" Je prends les pattes,

" moi je prends la queue

" la peau m'appartient

" moi je prends le cou

" je prends les genoux moi

" un gigot est à moi

" Les deux oreilles sont à moi. "

L'auditoire ainsi se partage le boeuf et chacun évite la tête. En effet, la personne qui choisira la tête sera la première à parler, à conter une histoire. Les enfants, pour se dérober, trouvent mille et une raisons à celà : " la tête est trop grosse, il y a les oreilles, les yeux, la langue, les cornes, les naseaux, la gueule etc ... " il faut donc faire un choix, ce qui amène quelquefois la division de la tête en plusieurs parties. Ce sera alors celui qui aura les cornes qui ouvrira la soirée, puis celui qui aura les oreilles, ensuite celui qui aura pris le front, les yeux, jusqu'à la queue, en donnant la priorité à la partie la plus proche de la tête.

Pourquoi le symbole du boeuf ? Pourquoi serait-ce la tête la partie la plus importante, celle qu'il faut sacrifier en premier lieu ou dont il faut se débarrasser ? Pourquoi celui qui a la tête doit-il le premier commencer la partie ? Il y a plusieurs explications et nous ne savons laquelle retenir. On dit en France qu'il faut savoir prendre le taureau par les cornes, formule imagée qui dit cependant ce qu'elle veut dire, l'animal étant jugé dangereux, ou bien l'ennemi, il faut trouver les voies et moyens de le vaincre. Le conte n'est pas une opération dangereuse mais il dévoile les talents des orateurs, ceux qui peuvent tenir en haleine, ceux qui apprivoisent les mots, les encerclent, s'approprient la parole. On dit en Bambara " Bai ba dén ouolo Couma ba à ba dé ouolo " ce qui signifie " Tout (être humain, animal) accouche d'un enfant, la parole, elle, accouche de sa mère." Celui qui prendra la parole en premier doit pouvoir insuffler à l'assemblée (enfants ou adultes, vieux et jeunes) par la puissance de ses mots, l'énergie que les uns et les autres ont dépensée au cours de la journée dans leurs différents travaux.

Prendre la parole signifierait donc se jeter à l'eau et au cas où on ne saurait pas nager, atteindre quand même la rive opposée. Dans le même ordre d'idées il faudra ajouter la valeur symbolique du boeuf dans les souhaits qu'on fait à une nouvelle mariée. On lui souhaite d'avoir un "mari-mouton" "Allah ma a bora saga can." Nous rappelons à ce propos les moutons de Panurge : parce que l'un des leurs a été jeté dans l'eau, tout le reste suivra. Il y a bien sûr dans cette histoire la bêtise des moutons mais le fait aussi qu'ils sont dociles, trop dociles. Le mari-mouton sera celui qui ne rendra pas la vie difficile à sa femme. Ce sera un mari doux, tendre et affectionné qui suivra les conseils de sa femme. Le mari-boeuf par contre étant difficile à apprivoiser, les parents et les amis de la mariée demandent à Dieu de la préserver d'un tel mari. Mais, si tel était son destin, il faudra qu'elle sache le prendre par les cornes.

La fonction du conte se dessine ainsi dès le départ : il est libérateur ; de par les mots qui lui donnent forme et vie, le conte est, dans cette société, un élément générateur puissant. En prenant la tête, comme à l'armée, c'est faire preuve de courage et donner à l'assemblée l'assurance qu'elle passera une soirée prometteuse.

Ceux qui viennent à ces soirées, enfants comme adultes, se connaissant entre eux, donnent la préférence à l'un ou à l'autre de leurs camarades qui se sont fait déjà remarquer par leur talent d'orateur. Dans ce cercle restreint, l'auditoire n'est pas très formaliste et tout le monde a ainsi droit à la parole, griots comme nobles. On commencera donc la soirée par des devinettes :

" J'ai fait galoper mon cheval, galoper, galoper pendant longtemps, mais, quand je me suis retourné, je n'ai pas vu les traces de ses sabots. Qu'est-ce que c'est ? "

Ici l'assistance est en majeure partie des enfants. Ils ne connaissent pas encore toutes les subtilités des devinettes. Les grands, eux, le savent, mais ils n'interviennent pas. Il faut que les enfants trouvent. Alors ils cherchent, et curieusement cela se passe comme dans les écoles, les enfants donnent chacun à son tour ce qu'ils croient être la bonne réponse, si personne ne la trouve, il faudra que les enfants se défassent de tout ce qu'ils possèdent (symboliquement) " Je donne tel quartier avec ses enfants, ses hommes, ses femmes, son bétail, sa volaille, son puits."

Le conteur est libre d'accepter ou de refuser, il peut juger insuffisant ce qu'on lui donne par rapport à la connaissance qu'il va livrer. Il insiste :

" Il m'en faut encore. Ce quartier d'ailleurs est vieux et les maisons s'écroulent. Allez, du courage, autre chose.

" Nous te donnons le "quartier-palmier" avec tous les palmiers, les femmes et l'or qu'elles possèdent, les hommes avec leurs champs, les vieux avec leur connaissance (sagesse), le bétail, la volaille, tout ce qui t'intéresse, les femmes.

" Bon, ça va, c'est plus intéressant. Ça me fait deux quartiers. Je ne suis pas pressé. Je sais que j'aurai le village entier. Alors, vous ne savez vraiment pas ? Vous voulez vraiment que je vous le dise ? Eh bien c'est la lune. "

Tout le monde se regarde.

" Comment ! la lune n'a rien à voir avec le cheval qui galope !..."

" Mais si, c'est la lune, elle marche toute la nuit mais ne laisse jamais de traces dans le ciel. "

C'était simple quand même. Encore une autre.

" J'ai fait enfermer mon cheval dans l'écurie, portes et fenêtres bien condamnées, mais, quand j'ai levé la tête, j'ai vu que sa queue dépassait. Qu'est-ce que ça peut être ?

" Si l'écurie n'est pas grande, sa queue peut bien dépasser ?

" Mais elle ne transperce pas le mur quand même ?

" Ou bien il y avait une fenêtre que l'on avait oublié de fermer ?

" C'est peut être la lune encore parce que de n'importe quel côté du village qu'on se trouve elle est toujours là.

" Vous racontez des histoires, ce n'est rien de tout ce que vous avez raconté. Si vous ne savez pas, j'attends que vous donniez des villages, et là en entier, pas de quartiers !

" Je donne le village de ma mère. Comme elle est ici, elle est à l'abri.

" Moi aussi je donne le village de ma mère.

" Bien ! J'attends toujours. Deux villages alors que nous sommes une trentaine ici, ce n'est pas beaucoup.

" Alors je donne Djenné, une ville du Mali

" Je donne Djoncongo qui est plein d'esclaves qui te feront tout ce que tu voudras.

" Alors mes amis, j'accepte tout ce que vous m'avez donné, "je casse" tous ces villages, je prends les plus belles femmes, les bons génies, l'or, le bétail, la volaille, tout ce qu'il y a comme richesses et je les ajoute à ce que je possède moi-même. Si vous ne savez pas ce que c'est que cette queue de cheval, eh bien je vais vous le dire : c'est la fumée. Quels que soient les moyens dont on usera pour enfermer la fumée, elle s'échappera par la cheminée.

" Et ben toi alors, tu aurais pu le dire plus tôt quand même !

" Tu es drôle toi. A quoi ça servirait de se réunir si on doit dire des choses à l'avance. Tout le charme, toute la beauté résident justement dans cette gymnastique qu'on fait faire à l'esprit, il faut apprendre à chercher mon petit."

Et la soirée commence, la vraie cette fois ci.

Oun' talén talén

J'ai mis sur cette jeune fille. Elle a perdu sa mère et son père a pris une autre femme. Celle-ci n'arrivait pas à avoir d'enfants et celà la rendait malheureuse. Elle en était d'autant plus affectée que la fille que son mari avait eue avec une autre (même si cette autre était sous terre) s'embellissait de jour en jour. Les jeunes hommes, que ce soit en saison sèche comme en saison pluvieuse, proposaient leurs services au père de famille : cultiver les champs, couper le bois, rapporter du poisson de la pêche pour la famille etc ...

La fille était vraiment belle, c'était une déesse. Elle était douce ! Elle avait les dents tellement blanches que quand elle riait dans une case non éclairée on pouvait ramasser une aiguille par terre !

Une beauté comme on ne peut plus en trouver. Elle s'appelait Nantari. Le père bien sûr était fier d'avoir une fille d'une si grande beauté et qui suscitait la convoitise même des jeunes hommes des villages voisins. La femme quant à elle détestait Nantari du plus profond de son être. Elle lui faisait faire tous les travaux de la maison et ceux de ses voisines. Elle la battait nuit et jour. Elle aurait bien aimé la voir mourir.

- Oh la sorcière, quelle cruauté !

Il arriva quand même une chose extraordinaire. La marâtre de Nantari tomba en grossesse. Elle qui était si acariâtre se fit douce et tendre avec la jeune fille, elle l'appelait mon enfant, mon ange ... Elle lui parlait même de l'enfant qu'elle portait. Elle souhaitait avoir un garçon (les garçons ont plus d'avenir, les filles n'appartiennent pas à leurs parents, elles vont dans d'autres familles fonder un foyer alors qu'un garçon c'est le support même de la famille, c'est lui qui succède au père) Elle caressait ces rêves et disait au fond d'elle-même, regardant Nantari du coin de l'oeil : "la beauté ne se mange pas, la beauté ne se vend pas sur la place du marché). Ah oui, toutes les marâtres sont des sorcières ! Vous imaginez-vous que les câlineries de cette femme étaient vraiment une manifestation d'amour ? Eh bien non, c'était autre chose. Mais Dieu veille toujours sur les déshérités. Quand "Dame Caméléon" fut aux termes de sa grossesse, elle accoucha d'un monstre : un enfant qui n'avait ni jambes, ni bras, et sa tête était collée à ses épaules, il n'avait pas de cou. On ne pouvait même pas dire si c'était un garçon ou une fille.

La rage s'empara de la femme.

- Enlevez-moi cette horreur de là. Pendez-le ou égorgez-le, je n'en veux pas, je n'en veux pas ...

On entend alors des rumeurs dans l'assemblée.

- Pas possible, le produit de votre sang, demander qu'on l'égorge !

- Après tout, un enfant c'est un cadeau de Dieu. Sous quelque forme qu'il vienne, on l'accepte. On ne sait jamais pourquoi Dieu fait certaines choses.

De toutes façons, si Dieu a donné un tel tronc d'arbre à cette femme c'est qu'il sait qu'elle n'a aucun instinct maternel. Cette pauvre Nantari sur laquelle elle exerce sa dictature ! Ce n'est pas tous les péchés qui attendent le dernier jugement ! Il y en a qu'on paie sur terre.

Alors, reprend le conteur, la nouvelle accouchée entra dans une rage folle. On était à la veille de la Tabaski (19). Les jeunes filles pour renouveler leurs toilettes, s'achetaient des pagnes, des fpulars, des chaussures. Le jour de la fête elles se mettront dans leurs plus beaux atours. Nantari suivait avec envie et angoisse les préparatifs

de ses camarades. Sa marâtre a mis le feu à tout ce qu'elle avait, il ne lui restait plus pour tout appareil que le strict minimum : un pénétrant (20) Elle dormait par terre, sans couverture, nue comme un ver de terre. Tous les garçons qui s'étaient "constitués" prétendants lui ont tourné le dos. Elle était malheureuse comme un chien. Il lui était quand même resté deux bonnes amies qui lui apportaient à manger en cachette et quand les jeunes filles du quartier décidèrent d'aller se faire des nattes, elles en parlèrent à Nantari.

- Comment voulez vous que je vienne avec vous ? jamais elle ne me permettra de vous suivre, et puis, si elle me donnait son accord, que vas-je porter, je n'ai rien.

- Qu'à cela ne tienne, nous lui parlerons. C'est quand même la fête demain, il faut que toi aussi tu partages la joie de tout le monde. Elles allèrent voir la marâtre de Nantari.

- Ambâ (21) excuse-nous de te déranger. Nous passions devant la porte et nous nous sommes dit que nous pouvions nous permettre d'entrer.

- Comme vous êtes gentilles mes filles ! Merci pour l'attention que vous me portez. Nantari n'est jamais entrée dans cette case, c'est à peine si elle me dit bonjour le matin. Elle se prend pour une reine !

- Mais non Ambâ, nous l'avons vue tout à l'heure d'ailleurs, elle pleurait la pauvre. C'est la fête demain et elle n'a rien à se mettre sur le dos. Nous aurions voulu l'emmener se faire des nattes quand même, ça la changera des autres jours.

- Des nattes ! Elle peut bien aller se les faire, je ne la retiens pas moi !

- Vrai ? On l'emmène ? Oh comme vous êtes gentille ! La sorcière se disait au fond d'elle-même " A quoi bon la retenir puisque même si elle se fait des nattes elle n'a rien à porter; elle ne sera ~~pas~~ plus ridicule, cette saleté."

- Qu'elle y aille clama-t-elle, mais auparavant elle va me faire quelques petites choses.

Comme le disent les bambara, cette femme voulait "attacher l'âme de Nantari et la mettre sur sa tête" (ca Nantari ni siri ca lâ a couna) Elle prit du mil qu'elle mélangea à du riz et demanda à Nantari de les trier. Les amies de l'orpheline l'aidèrent. La marâtre mélangea une deuxième fois des grains de haricots et du maïs et dit à Nantari de trier ces céréales. Les amies l'aidèrent à faire ce travail aussi. Mais le temps passait et celles ci commencèrent à s'impatienter. La marâtre sortit un autre récipient rempli cette fois-ci de fonio et de sésame. ~~Et là~~ ~~cette fois-ci~~ c'était le comble. Les grains de fonio tout petits, tout petits qui se confondent au sésame également tout petits, tout petits. Les deux filles ayant compris le stratagème de la méchante femme divisèrent le contenu du récipient en trois parties et chacune se mit au travail. Mais la nuit commençait à tomber si bien qu'elles ne firent que la moitié de ce qu'elles comptaient faire. Elles prirent congé de Nantari, les larmes aux yeux, elles l'aimaient bien Nantari, elles avaient de la peine pour elle.

- Il y a de quoi pleurer vraiment. Comment une femme peut-elle avoir un coeur aussi dur !

- Oh Dieu de mes pères. Vous n'avez pas entendu ce que chantait la dernière fois Téné la griotte à l'adresse de sa marâtre : " Je ne sais plus comment m'adresser à elle. Quand je lui dis bonjour on dirait que ce bonjour la brûle. Tout le bien que je lui fais se retourne contre moi en mal, je ne sais plus comment faire. Et sa fille qui ressemble à une coccinelle ! Ma mère, ma douce mère, ma mère où es-tu, pourquoi es-tu partie ? ma mère défunte est mille fois meilleure à la mère vivante de certaines personnes."

- Oh, arrête-toi, tu vas nous faire pleurer.

- Mais les marâtres, ce sont des catastrophes ambulantes ! Le diable même a plus de coeur par rapport à elles.

Continuons mes amis ! " la nuit n'est pas longue. C'est l'⁽²²⁾ homme qui se presse, sinon tout a une fin". C'était le "soleil" de cette femme, il fallait qu'elle l'exerce.

Je disais donc que les filles abandonnèrent, mais avant de partir elles dirent ceci à Nantari : "Nous prendrons la route de Sono Tu la connais bien cette route n'est-ce pas ? A un certain moment il y a un carrefour. Nous ne savons pas encore exactement chez quelle griotte nous irons et si en cours de route nous nous décidons pour l'une ou l'autre, nous te mettons une feuille sur la route qui mène chez cette griotte, compris ?

- Oui ! répondit Nantari la gorge nouée.

Les filles partirent et, arrivées au carrefour, elles cueillirent une feuille qu'elles mirent sur le premier chemin qui était à leur droite. Elles étaient bien contentes d'avoir eu cette idée qui permettait à Nantari de les retrouver même si elle finissait très tard le travail que sa marâtre lui avait donné à faire. L'orpheline finit son travail à minuit, à l'heure où les sorciers et les sorcières tiennent leurs conciliabules, où les diables sortent de leurs grottes. C'est à ce moment là que la femme sans coeur lui dit d'aller rejoindre ses copines chez la griotte. Nantari sortit, toute tremblante. Au fond d'elle-même elle n'avait plus envie de se faire des nattes. Elle craignait les sorciers mangeurs d'âmes, les djins, mais elle ne dit rien. Elle fit une prière à Dieu :

" Dieu tout puissant, je n'ai jamais volé, je n'ai jamais menti, Je n'ai jamais tué. Mon seul tort est d'être orpheline, je vous confie mon âme, Préservez-moi, je vous prie." Et elle partit.

Elle marcha longtemps, longtemps, longtemps. Elle ne rencontra ni une sorcière, ni un sorcier, ni un djin. Elle arriva enfin au croisement et elle vit une feuille. Il faut dire que c'était la pleine lune, on aurait dit qu'il faisait jour. Elle vit donc tout de suite la feuille, mais plutôt que celle-ci soit à droite, elle était au beau milieu du carrefour, ce qui signifiait qu'il fallait aller tout droit, sans prendre ni à gauche ni à droite.

" Et mes amis, le destin est quelque chose de curieux" s'exclame le conteur.

L'orpheline alla dono droit devant elle, se disant qu'elle arriverait au lieu dit d'un moment à l'autre. Elle maroha, marcha, marcha longtemps, et puis fatiguée, elle s'écroula par terre, inanimée.

Ce ne fut que bien plus tard qu'elle reprit connaissance, et tenez -vous bien mes amis, imaginez où ? Dans un palais tout en miroirs et en or et en argent et en diamants. Eh oui, dans un palais ! Elle se vit dans le miroir sans se reconnaître. A ses cheveux nattés pendaient de l'or, du diamant, à ses chevilles et ses poignets, partout de l'or et de l'argent. Elle était devenue belle, belle, belle, comme une déesse. Il y avait à son chevet une vieille dame, menue, toute menue, mais pleine de tendresse. Nantari s'adressa à elle :

"Mère, excuse-moi, mais je crois que je rêve.

" Non ma fille, tu ne rêves pas.

" Mère, où suis-je alors ?

" Ma fille, tu es chez moi, tu es chez toi.

" Mère, je serai ta servante, je serai ton esclave.

" Ma fille, tu es ma fille.

" Oh mère ...

Elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre et restèrent enlacées ainsi pendant longtemps. Puis la vieille femme lui dit comment elle l'avait trouvée, et comme elle lit dans l'âme des hommes elle sut ce qui était le lot de la fille. Et elle ajouta :

" Les jours sont longs mais ils arrivent toujours.

" Dong ca djan a sé bali tai ". Tu as souffert, mais maintenant c'est fini. C'est ton "Soleil" qui va se lever à présent. Prends tout ce que tu veux, ordonne et tu seras servie. La fête de demain sera ta fête. Va ma fille, et que le Bon Dieu t'assiste. "

- " Allah ham doulilaye Allah bil Allah mina . " Dieu Merci" dit quelqu'un dans l'auditoire. " Dignai yé sogoma da tjama dé yé " : " Le monde c'est plusieurs lendemains". Il fallait que ça se passe comme ça.

La femme mit à la disposition de Nantari une voiture que vous et moi n'avons pas encore vue. Elle s'assit derrière, comme un ambassadeur.

- Toi aussi, tu racontes l'histoire comme si tu étais présent.

- Je n'y étais pas, mais on me l'a dit. Que crois-tu ?

Nantari se fit escorter comme un Président de la République , avec fanfares, tambours, trompettes. On entendait au loin le son de la musique. Le soleil commençait à se lever. La musique était douce, si douce, que les gens se demandaient :

- Qui peut jouer pareille musique ? un être humain ou un génie ?

Ils tendaient l'oreille, et comme s'ils s'étaient donné le mot la place publique fut nettoyée, les griots réchauffèrent leurs tam-tams. Et Nantari fit son entrée. Elle n'eut même pas le temps de descendre de la voiture, un tapis était par terre (il ne fallait pas qu'elle se salât). Et comme une reine, et c'en était une

ce jour-là, ses suivants la guidèrent au milieu de la place et sa gricette entonna, éblouie par tout ce faste : "Nantari oué, Nantari, Wari ! Nantari oué, Nantari Sanou ! Coundan co gnouma ni Nantari mina ! Massiri co gnouma ni Nantari mina ! Nantari oué, Nantari wari, Nantari oué, Nantari Sanou !"⁺⁺

C'est ce chant qui fit sortir la marâtre sorcière. Elle n'en croyait ni ses yeux ni ses oreilles. Une nouvelle rage s'empara d'elle, comme celle qu'elle avait eue lors de son accouchement infructueux. Elle quitta le village, sa maison, son mari. Elle abandonna tout et alla se jeter dans la rivière de Sono qui la mangea. (2)

C'est de cette manière que finissent toutes les marâtres qui ne veulent pas voir les enfants de leurs co-épouses. Ou bien elle deviennent folles, ou bien c'est l'eau qui les emporte, car en fait un enfant est un enfant, c'est Dieu qui le donne, il est innocent. Il n'y a pas de raisons qu'on lui rende la vie impossible.

En tout cas Nantari épousa le fils du roi, un mariage que le village entier célébra en grandes pompes.

Je laisse mon mensonge où je l'ai pris.

- Bonne arrivée,

- Merci,

- Sois le bienvenu,

- Merci.

- Donnez lui à boire, il doit avoir soif.

- Merci, Merci, Merci

- A un autre !

Oun' talén talén

J'ai mis sur le lion, le singe et sa femme. Le singe et sa femme étaient en train de chercher des poux dans leur tête.

Le lion passait par là quand il les vit.

" Bon travail, courage, les déterreurs d'arachides des autres " dit-il,

" Bonjour le casseur de cou des boeufs des autres " répondit le singe.

Le lion fou de colère pris son élan, le regard enflammé. Comment des petits singes sales osent-ils lui manquer de respect, à lui le roi des animaux ! Et bien il les retournera dans le ventre de leur mère.

Avant qu'il se jette sur les singes, ceux-ci, plus agiles, étaient dans la branche du caïlcédrat au pied duquel ils se cassaient les poux. Le lion, ne pouvant les atteindre, faisait des allées et venues, contour- nait l'arbre, et se disait :

" De toutes façons, un singe est un singe, il ne reste jamais sur place. Quand il voudra changer de branche, son pied s'accrochera quelque part et il sera déséquilibré et il tombera, alors je l'écraserai comme une mouche. "

++ " Nantari oué, Nantari en argent ! Nantari oué, Nantari en or ! Ces belles toilettes vont si bien à Nantari ! Ces belles tresses vont si bien à Nantari ! Nantari oué, Nantari en argent ! Nantari oué ! Nantari en or !

A ce stade du conte les enfants réagissent. Ceux qui commençaient à s'assoupir ouvrent un oeil. Ils connaissent la colère du lion, son souffle bruyant quand il est fâché, ses yeux qui lancent des éclairs. Les avis sont tout de suite partagés. Quelques-uns prennent parti pour les singes : "Les singes ont bien répondu tout de même, il ne manquait plus que ça ! ils sont assis tranquillement, cherchent leurs poux. Le lion pouvait bien passer sans rien dire ! Un bonjour n'est pas obligatoire ! Et puis, s'il y tenait, il n'avait pas à les traiter de deterreurs d'arachides des autres. C'est bien répondu !..."

- Oui, vous pouvez le dire, mais pourquoi n'allez-vous pas les délivrer ? c'est quand même de l'insolence ça. Les singes savaient que si le lion s'était adressé à eux en ces termes, c'était pour les provoquer. Ils se sont laissés prendre dans le piège. C'est bien fait. S'ils ont eu le courage de répondre comme ils l'ont fait, ils peuvent bien avoir ce même courage et descendre se battre.

- Oui nous savons, tout le monde sait que toi tu es comme ça. Ce qui compte c'est d'être fort pour toi, on le sait. Mais la force ne sert à rien, il faut savoir raisonner aussi, ne pas terroriser les gens, parce que le jour où Dieu ne te suivra plus, tu compteras sur ta force et elle t'abandonnera.

- Oh, ne parle pas comme ça parce que

Le conteur intervient alors.

A travers cette discussion il établit une comparaison entre les enfants qui sont autour de lui, les courageux, les peureux, ceux qui se situent entre les deux.

Il continue tranquillement.

" Il n'y a pas de quoi se faire des histoires, de toutes façons la situation est créée. Il faut attendre la suite.

Donc le lion tournait autour de l'arbre quand le mouton vint à passer. Celui-ci voulut d'abord fuir parce que le comportement du lion ne présageait rien de bon. Mais il trébucha et tomba, ce qui fit reburner le lion dans sa direction.

" Que fais-tu ici ? dit le lion, Approche et vient juger cette affaire. "

Le mouton, transi de peur, s'approcha, les jambes en coton,

" Oh Roi tout puissant, que s'est-il passé ?

- Tu te fous de moi ou quoi ? C'est à moi que tu poses les questions ? un mot de plus et je t'écrase. Demande plutôt à ces petits mal appris là-haut.

Le mouton tremblait de tout son corps. Prenant son courage à deux mains, il s'adressa aux singes :

- Que se passe-t-il ?

Alors ceux-ci se mirent à chanter.

Le singe :

Nana n'tara nan ya gnon koun yara
 Né ni oum'mouso nan ya gnon koun yara
 Coan ni tjé maurou la tien zou waraka
 Né co fouo maurou la missi ba cankari
 Ca ouiri woma coué yé tja anou kan
 An nou ca ouiri woma anga yanran yiri bora sara.

Le mouton :

Tignai soura aya foa gnon bai
 Tignai yara^{aya} foa anga mouai

Le singe :

Nous étions en train de nous chercher les poux
 Ma femme et moi en train de nous chercher les poux
 Il nous dit " Bonjour les déterreurs d'arachides des autres."
 Moi je dis "Bonjour le casseur de cou des boeufs des autres."
 C'est ainsi qu'il a voulu se jeter sur nous.
 C'est pourquoi nous nous sommes réfugiés dans la branche du
 caïlcédrat.

Le mouton :

La vérité, singes, dites-la entre vous,
 La vérité, lion, dites-la qu'on l'entende."

Par cette réponse le mouton donnait raison au lion. En effet il demande aux singes de "s'arranger" avec le lion mais à celui-ci c'est comme s'il lui disait " Dites-le haut et fort parce que vous avez raison, la vérité ne se cache pas."

Le lion libéra le mouton qui ne demanda pas son reste.

Vint à passer la hyène. Dès que celle-ci vit le lion souffler bruyamment, elle eut la diarrhée et avant même de s'en apercevoir le "caca" coulait. C'est cette odeur nauséabonde qui fit retourner le lion dans la direction de la hyène.

" Je savais que c'était toi. Pour dégager une odeur de ce genre il n'y a qu'une hyène qui en soit capable et bien sûr ces saletés de singes pleins de poux. Approche, pourriture pour me dire si c'est moi qui ai raison et si ce sont ces singes qui ont tort.

La hyène s'approcha presque en rampant. De toutes façons, elle n'avait même pas à poser de questions. Le lion avait dit " Si c'est lui qui a raison et si ce sont les singes qui ont tort."

"Les singes ont tort Grand Maître" dit la hyène.

De nouveau on sent des remous dans l'assistance.

" Comment ! la hyène ne sait même pas de quoi il s'agit.
 c'est scandaleux !

- Si ce n'est pas honteux ! Aucun des animaux ne peut tenir tête au lion. Il n'est quand même pas Dieu le père !
- Oh tu sais, la hyène elle, elle a peur ^{même} de son ombre.
- Quand même, le lion exagère !
- Va le lui dire ...

Ne recommencez pas, intervient de nouveau le conteur, attendez la fin de l'histoire. Vous ne savez pas la suite. Pourquoi vous échauffer ainsi ?

La scène reprit. Le lion commençait à s'attaquer au pied de l'arbre. Ses griffes s'enfonçaient dans l'arbre qui geignait. Les singes, qui jusque là semblaient apprécier la position dans laquelle ils étaient, la trouvèrent inconfortable. La guenon s'enquit auprès du singe " je voudrais bien changer de branche."

" Attention, si tu trébuches, c'en est fait de toi,

" Mais je veux bouger moi, c'est insupportable à la fin !

" Je te dis de rester où tu es" dit le singe avec autorité.

- Ah, les femmes ! dit quelqu'un, c'est toujours elles qui compliquent les situations.

Dans cette situation critique, on entendit quelqu'un siffler. Le lion et les singes dressèrent les oreilles. Le lion s'arrêta de donner des coups de pied dans le caillou et se demanda comment pouvait-on se moquer de lui à ce point ? Oser siffler aussi allègrement, alors que lui il est dans un certain état d'âme ! Non, c'est inadmissible ! Il se mit à rugir. La personne continuait de siffler. Il rugit plus fort. Le lièvre sortit d'un fourré, et souriant, très détendu, il fit une grande révérence.

" Quelque chose ne va pas ? puis-je vous aider, prince des princes, majesté, excellence ...

Il se perdait à citer tous les titres, ce qui flatte le lion.

" Enfin, quelqu'un d'intelligent. Heureusement que tu arrives, il commençait à faire chaud. Oh, de toutes façons, je les aurais eus.

" De qui s'agit-il, maître ?

" Lève la tête, tu verras.

S'exécutant, le lièvre :

" Ah des singes, ! Vous ! Arbre ! qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

Les singes se mirent alors à chanter la même chanson :

" Nous étions en train de nous chercher les poux

" Ma femme et moi en train de nous chercher les poux

" Il nous dit : - Bonjour les deterreurs d'arachides des autres.

" Moi je dis : - Bonjour le casseur de cou des boeufs des autres.

" C'est ainsi qu'il voulut se jeter sur nous.

" C'est pourquoi nous nous sommes réfugiés dans la branche du caillou

Le lièvre tendit l'oreille.

A la fin de la chanson, le lièvre dit n'avoir rien compris. Il leur demanda de reprendre, parce qu'il vient de loin et qu'il est fatigué. Il n'arrive pas à bien saisir les paroles. Le singe reprit, et le lièvre alors de s'étonner:

" Ce n'est pas possible, je ne peux pas y croire !

" Comment, tu ne peux pas y croire, s'enquit le lion ?

" Mais je ne comprends pas, Sire, dit le lièvre. Vous savez, ma mère

m'a toujours dit que tant que je n'ai pas vu quelque chose de mes propres yeux, je n'ai pas le droit de le prendre pour argent comptant.

- Oui ça c'est vrai. Ta mère t'a bien éduqué. On ne peut effectivement porter un jugement sur une situation que si on a des éléments d'appréciation. Que faire alors ? dit le lion.

- Il faut tout recommencer depuis le début. Je verrai ce qui s'est passé et puis je trancherai, reprit le lièvre.

- Bien dit, jubilait le lion.

Les singes sentaient leur dernière heure sonner. Ils savent que quitter l'arbre c'est signer leur mort. Comment le lièvre a-t-il pu émettre pareille idée ?

Le lion leur crie : " Ou vous descendez, ou je vais vous chercher moi "

Venir les chercher ! Ah ça jamais (il est vrai que la colère aussi peut donner des ailes). Ah non, ils vont confier leur âme à Dieu et descendre. De toutes façons la mort est le lot de tout le monde. Les singes descendirent et, à leur grande surprise, le lion ne fit aucun geste vers eux. Le lièvre alors pris la parole. S'adressant aux singes :

" Mettez-vous exactement à l'endroit où vous étiez assis et reprenez votre opération.

Se tournant vers le lion :

" Maître des maîtres, où étiez-vous ? d'ou veniez-vous ? Ça n'est pas pour que vous alliez jusque là-bas mais il faudrait que vous fassiez semblant de venir de quelque part et que vous passiez par hasard par ici.

" D'accord, ça n'est pas compliqué " dit le lion.

Il tourna les talons, et majestueusement prit une direction quelconque. Dès qu'il passa le premier fourré qui le rendit presque invisible, le lièvre se tourna vers les singes :

" Imbéciles, fuyez pendant qu'il est encore temps. Prenez vos jambes à votre cou. Moi je ferai de même remarquez."

Les singes ne demandaient pas mieux. Ils disparurent dans la nature comme des papillons. Le lièvre lui aussi était bien loin quand le lion, paisiblement, revint trouver la place vide. Il comprit que le lièvre s'était joué de lui. Il cogna sa tête contre le caillécédra, il cogna, cogna si fort, que sa tête éclata et que sa cervelle en jaillit.

C'est ce qui arrive généralement aux enfants têtus, à ceux qui provoquent sans raisons, aux gens de mauvaise foi, aux enfants qui n'écou- tent pas leurs parents.

Là où j'ai pris mon mensonge, je le laisse là bas.

" Bonne arrivée, Sois le bienvenu, répond l'assistance.

- Merci

- Donnez-lui à boire, il doit avoir la gorge sèche.

- Merci, à un autre. "

A N A L Y S E D E Q U E L Q U E S T H E M E S

A travers ces deux contes se dégagent un certain nombre de thèmes. Nous en avons retenu quelques-uns que nous pensons essentiels pour la compréhension du milieu dans lequel ils sont dits. Cette étude se base en grande partie sur le système éducatif dans le Dafina, ce que le conte apporte dans la formation socio-culturelle du jeune Dafing. Nous verrons donc :

- 1) les modalités d'ouverture et de clôture du conte
- 2) " La raison du plus fort n'est pas toujours la meilleure."
- 3) La famille et l'éducation de l'orphelin :
sources historiques
approche psychanalytique
- 4) Le Dafina et ses croyances religieuses
- 5) La fête
- 6) Le chant
- 7) Le merveilleux
- 8) le concept du mélange des céréales
- 9) L'eau et l'éternel recommencement.

Les modalités d'ouverture et de clôture des contes

Le conte nocturne commence toujours par "mon conte conté" ou "mon conte conté arrive". Celui qui prend la parole relève l'équivoque qui tendait à lui confier la paternité du conte, Il n'en est l'auteur que pour le laps de temps pendant lequel il l'a rapporté, d'autres le diront après lui. Ces "mots de passe" Dafing qui annoncent le conte correspondent aux expressions française "il était une fois ..." et anglaise "once upon a time" ou "once ago", expressions qui en même temps qu'elles nous transportent hors du temps et de l'espace, confèrent à la chose narrée un caractère d'impersonnalité; nous l'avons aussi dans le Dafina, et en plus, le "conte conté" fait appel à toute l'imagerie populaire qui veut maintenir les êtres et les choses dans une sorte de mystère, dans un univers voilé où l'homme avance à tâtons. Le message de la fin, à connotation fortement moralisatrice dans le genre " c'est ce qui arrive aux enfants qui n'écoutent pas leurs parents ..." est d'autant plus significatif qu'il joue largement sur la psychologie de la partie infantine de l'auditoire. Les enfants en effet sont extrêmement réceptifs. Le conteur, après la morale finale, niera le fait qu'on puisse situer l'histoire dans un contexte de réalité : " je laisse mon mensonge où je l'ai pris". Notons que l'expression " J'ai mis sur ..." commençant l'histoire, est une autre forme de se dégager de toute responsabilité. Celui qui parle dit "je ne suis pas concerné, il s'agit d'une histoire se rapportant à ..." On a là un certain jeu et on se demande qui est dupe ? l'enfant ? le conteur ? les êtres mystérieux ? Pourquoi tant de précautions ? Pourquoi projeter devant l'enfant une sorte d'univers nié à l'avance ? On peut dire, compte tenu de la réceptivité des enfants dont nous parlions, que cet univers n'étant effectivement pas objectif, il agit sur l'inconscient du petit qui a besoin de cet univers de rêve pour faire sa personnalité ! Et puis, les enfants aiment bien qu'on joue à cache-cache : "c'est vrai, c'est pas vrai" ils cherchent alors. Ces formules d'ouverture et de clôture sont d'autant plus efficaces que les adultes mettront en scène des êtres que l'enfant ne verra jamais (ce qui est plus impressionnant encore) de punitions venant après la faute (ce qui entre cette fois-ci dans le réel) de respect du père, de la tradition. Ce mélange de faux et de vrai agit sur l'enfant qui s'assimile volontiers aux différents personnages

de l'histoire : il se laisse ainsi prendre dans le jeu du conte et du conteur qui, tout en prononçant la formule de clôture, passe la parole à un autre.

" La raison du plus fort n'est pas toujours la meilleure."

La citation de La Fontaine s'applique bien ici au conte du lion et des singes. Il s'agit de montrer que lorsque l'on a la force, la puissance, il est difficile de rester moral. Alors, le conte a un aspect caricatural. Le lion se trouve ridiculisé par le lièvre le plus rusé de tous les animaux. Les enfants, naturellement, ont une certaine admiration pour ce personnage qui représente le symbole du triomphe du bien sur le mal. Puis, au fil des années, ils auront un certain recul par rapport aux différentes situations et pourront ainsi mieux apprécier la portée de tous les messages. D'ailleurs, constate Ok-Ryen Seung dans sa "Psychopédagogie des contes" il n'est pas dit que l'enfant opte d'emblée pour le personnage dont l'action morale paraît la plus évidente. Il fera peut-être un détour de sympathie en se fixant momentanément au personnage qui lui paraîtra plus violent, plus audacieux, plus avide, plus anti-conformiste, avant d'adopter une conduite morale vraie." Les réactions que nous avons enregistrées traduisent les sentiments du moment qui sont l'indignation devant la lâcheté, la peur, la mauvaise foi, la domination. En montrant que "la raison du plus fort n'est pas toujours la meilleure" et que l'intelligence permet d'aboutir à des résultats beaucoup plus appréciables, on invite l'enfant à avoir de l'esprit critique, à faire appel à ses capacités intellectuelles plutôt qu'à une force brute, animale, qui peut conduire à sa destruction.

La famille et l'éducation de l'orphelin.

Le thème de l'orphelin et de la marâtre est courant. On le retrouve dans presque tous les contes populaires. Ce que nous voulons souligner, et qui est caractéristique au Dafina, c'est l'éducation de l'orphelin qui, sous des aspects policés, entre malgré tout dans le cadre général du programme de formation de l'enfant. En effet, quelles que soient les exactions qu'une marâtre fait subir à un enfant, celui-ci doit lui obéir. Nous sommes dans une société où l'enfant est le prolongement et l'aboutissement de tout : c'est lui qui

sera le support de la tradition, qui prendra la relève de ses pères. Il lui faut donc une solide éducation à laquelle participera toute la communauté. En fait, on trouve les sources de cette éducation par le groupe dans l'histoire.

Sources Historiques

Dans "l'Afrique précoloniale", Cheikh Anta Diop décrit le système du matriarcat qui régissait les sociétés noires. Elles n'étaient pas hiérarchisées, il n'y avait pas de propriété d'un individu sur un autre : il y avait des clans et les hommes et les femmes des différents clans pouvaient avoir des relations amoureuses entre eux sans qu'il y ait répression ; il y avait une liberté sexuelle saine qui se traduisait par une sorte d'échange entre les membres des différents groupes. Les enfants qui naissaient de pareilles unions appartenaient à la communauté, au clan. On savait que telle femme l'avait mis au monde mais on ne se souciait pas de savoir qui en était le père. Les hommes et les femmes vivaient donc sous le régime du matriarcat et l'éducation des enfants était assurée par toute la communauté. Puis, l'instinct de propriété des hommes s'étant développé, ils ont voulu avoir des femmes à eux. C'est à partir de ce moment que la société sera structurée et qu'il y aura une hiérarchisation des fonctions sociales. Les hommes ont pris les femmes comme ils voulaient (24) jusqu'à l'introduction de l'Islam qui va limiter à quatre le nombre des femmes. Le fait d'avoir plusieurs femmes a été interprété par les ethnologues comme une source de main d'oeuvre. Nous pensons que cette interprétation est toujours valable, d'autant plus qu'hommes, femmes et enfants participent aux travaux des champs. Les femmes entretiennent des vergers, des jardins potagers, des champs d'arachides. Elles sont aussi actives que les hommes, peut-être même plus puisque la période de vrai travail pour ceux-ci c'est la saison des pluies. Avec les produits de la culture ils remplissent les greniers et se font bonne conscience. Ils vont peut-être quelquefois vendre le surplus des récoltes aux différents marchés, mais les femmes s'occupent toute l'année du foyer, des enfants en bas âge. Depuis le premier chant du coq jusqu'au repas du soir elles restent sur pieds, infatigables. On comprendra donc quand nous disons que c'est pour des raisons économiques et qu'il en faut plusieurs pour un homme car une seule ne peut assumer tous les rôles auxquels les femmes sont dévolues, dans un cadre familial qui ne se limite pas seulement au mari

à la femme et aux enfants qui sont les leurs mais à tout le clan. C'est donc dans ce contexte que se situe le thème de la marâtre et de l'orphelin présents dans les contes du Dafina. On le retrouve d'ailleurs dans la majorité des contes de tous les pays. Ok-Ryen Seung dans son livre "la Psychopédagogie du conte" dit : " la marâtre c'est l'image de l'amour pervers, du mensonge originel qui condamne un enfant à la tristesse de vivre, au non-sens de son existence. " L'auteur donne l'exemple de Cendrillon dont la marâtre, "sous les traits d'une belle-mère hautaine et jalouse, [] s'ingénie à détruire l'image que sa fille adoptive lui renvoie d'un amour qui n'est pas le sien." Voilà qui est bien dit : "jalousie d'un amour qui n'est pas le sien" Sous prétexte que l'enfant n'appartient pas à sa seule mère, à ceux qui l'ont conçu, mais à la communauté, (sur ce plan les principes n'ont pas varié) toutes les femmes du mari se chargeront d'apporter leur contribution à l'éducation des enfants que leurs mères soient présentes ou absentes (décèdent ou sont divorcées). Il faut qu'avec le groupe elles inculquent aux enfants la conduite à adopter face aux différentes situations qui se poseront à eux au cours de leur existence. Et les marâtres s'en donnent à cœur joie.

Bien sûr, les contes grossissent tout, bien sûr les marâtres sont peintes comme des sorcières, mais il n'en demeure pas moins vrai que face aux enfants qu'un homme a eus d'un autre lit, une femme se sente ulcérée et reporte cette agressivité sur la rivale si elle est présente ou sur l'enfant si la rivale n'est pas là. L'attitude de passivité du père rejoint le concept de "l'éducation du groupe": l'enfant appartenant au clan, un père qui s'opposerait à ce qu'on sermonne un enfant. ou qu'on lui donne la fessée s'exposerait à des représailles de la part des anciens. A la limite, il pourra s'enquérir de l'inconduite de l'enfant pour mériter une leçon quelconque, mais il ne peut s'y opposer. Les coups eux aussi font partie de l'éducation ; ils aident à supporter les blessures morales et physiques de la vie.

Maintenant, considérons le problème d'un autre point de vue, cette fois-ci psychanalytique.

Approche Psychanalytique

Erich Fromm dans "le langage oublié" remonte au temps où la société était régie par le système du matriarcat pour expliquer le complexe d'Oedipe. De l'analyse freudienne qui veut qu'Oedipe tue son père pour commettre l'inceste avec sa mère, Erich Fromm aboutit

à une opposition du patriarcat au matriarcat. Oedipe, c'est le symbole du retour au matriarcat, à la douceur, à l'amour, alors que le père serait le pouvoir qui anéantit l'homme. Sophocle, dans le mythe d'Oedipe, et d'après l'interprétation qu'on en a dans "le langage oublié", pencherait donc vers le matriarcat. Oedipe sera enterré à côté des déesses de la terre représentant la mère pour veiller sur le peuple. Cette rapide analyse nous ramène à Nantari et au système éducatif. En effet, même si l'éducation est faite par la communauté, à aucun moment on ne nous le dit dans le conte : on ne parle que de la marâtre-mère et le père est inexistant, absent, "mort". Dans la presque totalité des contes où il y a un (e) orphelin (e) la marâtre eclipse le père. L'orphelin (e) est humilié (e), sa dignité bafouée. Mais dans ce genre de conte qui fait fonctionner le merveilleux, la situation de manque du départ (celui qui est opprimé, malheureux) se trouve inversée, ce qui correspond à la "structure en sablier" de Denise Paulme : l'orphelin (e) triomphe à la fin du conte. Là, la marâtre de Nantari va se jeter dans la rivière qui va la "manger" symbole de la destruction du patriarcat. On assistera aux festivités du mariage.

Le Dafina et ses croyances religieuses.

Le Dafina est fortement islamisé. L'explication de toute chose se trouve dans le fait que tout est "écrit", que l'homme ne peut échapper à son destin. Les bonnes comme les mauvaises choses sont interprétées comme une récompense ou une punition de Dieu. C'est ce que nous avons dans quelques unes des interventions que nous avons rapportées dans Nantari : "Dieu, qui donne un enfant-monstre à la marâtre sorcière, Dieu qui ne laisse pas les crimes impunis etc ..." Si le groupe n'intervient pas, en mettant un "Holà" aux mauvaises actions de la marâtre, la nature, c'est à dire Dieu, s'en charge. C'est une explication. Dans le conte, Nantari elle même dit qu'elle confie son âme à Dieu avant d'aller dans la nuit se faire les nattes. Et même si le conte ne le dit pas, l'auditoire le pense : c'est parce qu'elle a invoqué Dieu qu'elle n'a croisé ni sorcier ni sorcière. Autant d'éléments qui montrent combien la religion agit sur les moeurs ; l'homme ne fait rien sans avoir recours à la puissance divine. On se trouve donc en face d'un

systeme de pensée qui fait que les hommes soient fermement à un être suprême qui vient toujours au secours des opprimés. Ce mode de pensée cohabite cependant avec une autre philosophie qui consiste en la croyance en d'autres êtres : les hommes en effet accordent beaucoup de crédit au pouvoir d'êtres surnaturels comme les sorciers, les génies, etc ... Et envers la religion musulmane, ce dernier aspect constitue un péché dans la mesure où il n'y a que la volonté de Dieu qui s'accomplit. Tout le reste étant l'oeuvre de Satan doit être combattu, et violemment. Ainsi la société a conservé en elle un fond d'animisme qui est aussi puissant que la religion monothéiste.

La fête dans le Dafina

Les fêtes dans le Dafina donnent l'occasion aux hommes et aux femmes, aux jeunes filles, aux enfants, de se mettre dans leurs plus beaux atours. Les femmes vont chez les griottes se faire des nattes, noircissent la plante des pieds de henné ainsi que la paume des mains, les ongles. Il y a une anecdote qui dit qu'il ne faut jamais choisir sa fiancée un jour de fête car toutes les filles sont belles. Nous retrouvons ainsi le griot encore : il n'y a que les griottes qui font les tresses, c'est une fonction qui leur est dévolue, et autant un griot est attaché à la personne d'un noble, autant ses femmes seront les coiffeuses des femmes de ce noble. On les récompense en leur donnant soit de l'argent, soit des pagnes, de la cola etc ... Dans le conte, les jeunes filles qui doivent aller dans un village voisin le font par souci d'esthétique parce qu'une griotte peut avoir des doigts plus fins qu'une autre, c'est à dire savoir mieux natter qu'une autre. Elles vont donc à la recherche de cette griotte puisque plus les nattes seront bien faites, plus elles auront du succès auprès du sexe opposé. Ainsi, en plus des festivités, la fête s'inscrit aussi dans un contexte d'attirance des deux sexes.

Le chant dans le conte

Le charme dans le conte s'exprime par le style du conteur, mais aussi par le chant qui illustre la majeure partie des contes nocturnes du Dafina. Il se dégage ainsi une certaine poésie qui augmente l'intérêt de l'auditoire pour le conte. En effet, le chant sera gai ou triste selon que dans le conte on a telle ou telle atmosphère. Le conteur alors se met dans la peau du personnage et

résume par un chant la situation (les singes et le lion) ou bien il s'érige en griot et chante les louanges de la reine-orpheline. Ici, pas de préjugés, ni de tabous. Si le conteur parvient à rendre de cette manière les sentiments des personnages, le conte n'en est que plus valorisé. Ainsi donc le chant donne un regain d'intérêt et d'émotion à l'histoire contée. Ce chant peut éventuellement être soutenu par le rythme d'un instrument.

Le merveilleux

On oppose deux situations : un enfant qui n'a plus sa mère et qui se trouve en butte aux caprices démoniaques de sa marâtre. A la fin du conte, l'enfant qui n'avait rien, qu'on faisait souffrir entre dans les bonnes grâces d'une fée qui la transforme et fait d'elle une princesse parée de bijoux, ornée d'or, d'argent, de diamants. La situation de manque du départ se trouve donc inversée, la marâtre ne pouvant plus exercer sur l'orpheline son pouvoir despotique.

Le merveilleux, c'est toute cette transformation à laquelle on prépare l'auditoire, d'une manière inconsciente. Les misères de l'orphelin (e) sont décrites dans les moindres détails, ce qui fait plus ressortir la cruauté de la marâtre. Puis sans aucune explication, l'univers bascule et l'orpheline se voit décerner le titre de reine, avec tous les fastes nécessaires. Le merveilleux ainsi développe en l'enfant un sentiment d'espoir quelles que soient les épreuves. L'enfant se dit : "tout a une fin" et plus on souffre plus on est promis à un avenir enchanteur. C'est naturellement une caricature, mais l'enfant devra faire l'apprentissage de la douleur morale et physique qui fera de lui un homme responsable. Nantari est à ce sujet le symbole d'une certaine morale aussi.

Le concept du mélange des céréales

Le mil, le fonio, le riz, le sésame sont des céréales, ils entrent dans la composition des plats. Il y a à ce sujet une assimilation curieuse du plat quel qu'il soit au mil : on dit toujours "il ne faut pas jeter le mil", ce qui signifie : "il ne faut pas jeter la nourriture, il faut être économe". Mélanger les différentes céréales signifierait ainsi privation, non pas qu'elles seront jetées mais que face à une marâtre qui n'aimerait pas voir un seul grain de l'une des céréales avec l'autre, il faudra être vigilant pour les mettre chacun

de son côté, faute de quoi on est privé de nourriture. D'un autre côté le thème du fonio est important chez les Dafing : les grains de fonio sont extrêmement fins, plus fins que ceux du sésame. On dit de quelqu'un qui est mesquin qu'il est fin comme des grains de fonio : en fait, il faut être extrêmement méticuleux dans la préparation du fonio et ne pas laisser échapper les grains de sable qui rendront la consommation impossible. La cruauté de la marâtre consiste donc à mélanger ces céréales dans le seul but de retenir l'orpheline. Un autre aspect du concept du mélange s'adresse à quelqu'un qui met en conflit deux personnes, soit qu'il rapporte les dires de l'une à l'autre, soit qu'il les oppose franchement par des machinations quelconques. Il y a ainsi agressivité. Il faudra que l'une des parties fasse preuve de calme, de sagesse, pour démêler la situation. Ce concept représente aussi le symbole de la contradiction des hommes. Le mil est différent du riz qui est lui-même différent du fonio qui est différent du maïs etc ... On obtient donc un mélange vraiment hétéroclite en mettant l'un de ces produits avec l'autre. On a ainsi l'image de la société faite d'hommes et de femmes ayant chacun ses propres contradictions, mais vivant malgré tout ensemble par souci du maintien des valeurs sociales. Mais la marâtre veut briser ces chaînes : le mélange des céréales par la marâtre puis l'ordre qu'y met Nantari peut être interprété comme le désir inconscient d'une séparation permettant à chacune de ces femmes d'aller de son côté, d'être libre. La séparation se fait ainsi par le départ de Nantari pour l'inconnu et qui se solde par une séparation qui n'est plus symbolique mais bien réelle : le suicide de la marâtre.

L'eau et l'éternel recommencement

L'eau joue un grand rôle dans toutes les sociétés qui n'ont d'autres ressources que l'agriculture. C'est donc l'élément vital. On entend fréquemment ce genre de réflexion : on peut se dispenser de manger mais on ne peut s'empêcher de boire de l'eau.

Elle est synonyme de santé : on dit, après avoir pris un bain, que l'eau a "détaché" la peau, c'est à dire que les pores respirent mieux. Elle est aussi synonyme de paix : on ne donne pas à boire à un ennemi. Elle est par ailleurs le symbole de l'hospitalité : la première chose qu'on offre à un étranger, c'est de l'eau, car elle est régénératrice des fonctions de l'organisme. L'étranger, c'est celui qui vient de loin, qui n'était pas là. La fin du conte est assez remarquable, justement quand on dit que le conteur est fatigué, qu'il a fait un long trajet, qu'il a soif. On peut interpréter par le fait que l'origine du conte se

perdant dans la nuit des temps, il a fallu effectivement aller le chercher très loin. Il y a aussi que le récit étant long par rapport aux devinettes, il a fallu du souffle pour parvenir à bout de l'histoire. Quoi qu'il en soit, il y a un effort d'un côté comme de l'autre, et c'est normal qu'après une telle épreuve, celui qui a rapporté l'histoire, reprenne des forces. Ainsi, que ce soit aux séances du conteur professionnel ou à celles destinées aux enfants, on aura toujours de l'eau qui sera présentée, soit sous sa forme naturelle, soit entrant dans certaines compositions, comme nous l'avons noté : (lembourou zié, dai zié, kini gnoni etc ...) Mises à part les fonctions qu'on attribue à ces boiss-ons, il est nécessaire de reconnaître qu'elles "délient" les langues, mettant ainsi de l'entrain à la soirée. "Les gorges se mouillant" à chaque pseudo-fin d'une histoire, enchaînent tout de suite avec une autre histoire, si bien qu'il n'y a pas de fin : on a toujours une re-naissance du conte.

Tous ces thèmes contribuent à l'éducation qui demeure la principale visée du conte. Même si ce qui est dit n'est pas tout à fait une expérience vécue, l'homme s'arrangera pour prêter "aux membres de la création sa propre vie, ses sentiments, ses principes moraux et religieux, ses actions et ses réactions. Il va même jusqu'à projeter sur toute la nature - l'animée et l'inanimée - ses désirs, sa mentalité.". Ce sera à l'enfant d'ordonner tous les messages, de les évaluer dans le sens où le veut la tradition, tant il est vrai que pour notre société, tout ce qu'elle enseigne s'inscrit dans les causes justes, bonnes et nobles.

TROISIEME PARTIE

=====

L' INFLUENCE DU CONTE SUR LES ENFANTS ET SUR
LES ADULTES.

L'influence immédiate des contes se manifeste dans les jeux des enfants. Dans notre travail, nous nous sommes tenue à un seul conte d'animaux, mais il faut préciser que tous les animaux, quels qu'ils soient, interviennent dans les contes à des degrés divers : on pourra par exemple raconter un certain nombre de contes dans lesquels on retrouvera le même animal. Dans ce cycle, l'animal considéré se trouvera dans toutes les situations imaginables, mêmes celles qu'on ne peut imaginer du tout ; il se verra affublé de tous les sentiments que les conteurs lui prêteront, ceci pour faire ressortir les aspects les plus dominants de sa personnalité : drôlerie, lourdeur, avarice, économie, ruse, cruauté, lacheté, enfin tout ce qui caractérise le genre humain. Parce que dans le conte la hyène, par exemple, était présentée comme le plus sot, le plus peureux de tous les animaux, un enfant qui tendrait à une certaine lourdeur d'esprit sera assimilé à cet animal, de même que s'il a un appétit gargantuesque. Le beau-parleur, celui qui a le verbe facile, qui est rusé, sera assimilé au lièvre, celui qui mène la bande par la force, la terreur, au lion. Quoi qu'il en soit, chaque enfant aura un aspect épousant les traits de caractère des animaux des contes. Ainsi, des contes nocturnes, les jeux de la journée remettent dans la mémoire de l'enfant ce que sont le bien et le mal, ce qui peut l'aider dans la fabrication de sa personnalité. Il est bien entendu que ces rapports qu'ils établissent réciproquement entre eux et les animaux, sous forme ludique, ont une certaine coloration : c'est d'abord le fait que l'enfant a compris, confusément peut-être, mais en tous les cas, il a compris une partie du message et cela est un bon départ ; ceux dont on dira qu'ils sont les hyènes sortiront de leur torpeur, "se secoueront" afin d'échapper aux railleries des camarades ; les autres, les malins, les rusés, les forts eux aussi subiront les remarques de la bande dans la mesure où l'imperfection existe à tous les niveaux. Il y a donc ce premier aspect qui est la compréhension du message et le deuxième qui est l'auto-éducation : en se moquant les uns des autres, en provoquant même des situations de conflit (bagarres, luttes) cela forme l'enfant, moralement et physiquement. Les parents eux-mêmes s'appuient sur les animaux des contes pour changer tel ou tel comportement chez l'enfant. La comparaison dans ces cas se présente quelquefois sous forme de moqueries aussi, ou bien alors dans des termes vraiment durs, caricaturant à l'extrême les défauts de l'animal.

Ainsi, cette influence se note dans les jeux des enfants. Mais elle se retrouve à un autre niveau, celui du langage. Nous sommes en effet dans une civilisation de l'oral. Tout a donc un rapport direct ou indirect avec le langage, le dire. Si le chant du griot nous émeut et nous guide, si, à partir des contes nocturnes, nous nous traçons une voie dans les dédales de la vie, le langage quotidien lui même nous aide à découvrir les savoirs que nous ont légués nos pères. Par sa richesse, sa puissance d'évocation, le langage véhicule la pensée, puise dans le conte, dans la vie de tous les jours, pour établir des maximes qui dénoncent les caractères des individus ou qui deviennent au fil des années des modèles de conduite du groupe.

Dans les contes que nous avons rapportés, nous avons employé certaines formules que nous avons mises dans la bouche des différents intervenants. Dans le chant du griot qui clame la force physique et morale du lion, nous avons parlé du Yairai Wolo, mais auparavant on avait "Bai ba dén wolo, couma bâ a ba dé wolo" Tout (êtres humains, animaux, insectes) accouche d'un enfant, la parole, quant à elle accouche de sa mère. Ailleurs nous avons : "Les jours sont longs mais ils arrivent toujours" qui se traduit par " Dòn ca djan a sé bali tai" Voici des citations qu'on appelle aussi "talén", contes dans le Dafina. Il faut comprendre par là le degré d'assimilation à une culture qui permet, dès lors qu'on possède la langue d'un peuple, d'aller au fond de sa culture. Cela relève ainsi du langage qui se trouve magnifié par des formules imagées, qui sont des sous-produits du conte. En effet, nous avons ici l'image de la puissance du verbe qui permet à partir d'un terme, d'aboutir à une masse d'informations, de faire une foule d'interprétations. Et pour qu'un individu puisse user de ces procédés stylistiques, il lui faut avoir évolué dans le milieu, l'avoir intégré totalement et compris toutes ses manifestations conscientes et inconscientes. Or, le griot, le conteur, appartiennent à cette société. Ils y sont nés, y vivent. Le langage, avec ses multiples détours, leur permet de compléter une image qu'ils n'arrivent pas à saisir, à se fixer. La pensée se trouve ainsi concrétisée non pas dans l'écrit mais dans la parole imagée. Il s'agira par exemple de reprendre la maxime de la fée dans le conte de l'orpheline " les jours sont longs mais ils arrivent toujours", maxime qui résume la première situation négative de Nantari et l'aboutissement heureux de son destin grâce à

sa rencontre providentielle avec la vieille femme. Cette maxime, reprise dans le langage quotidien, remet en mémoire l'histoire qui a été contée la nuit et tout ce qu'elle recouvre : les images, la signification, etc ...et même si au moment précis où on la dit on n'est pas au bout d'une situation malheureuse, elle met en garde l'opresseur. Et nous nous retrouvons de nouveau dans la portée didactique du conte, dans ce qu'il produit et qui offre aux hommes des éléments de conduite morale. Prise dans le conte, la maxime, en "pimentant" le langage, donne de l'autorité à ce qui est dit, du "volume et du poids". C'est assez significatif d'ailleurs que ce genre de citation porte le même nom que le conte nocturne : le talén du talén. La tradition voulant que le conte soit dit la nuit permet quand même cette distorsion : il y a violation volontaire de l'interdit au profit de la culture, de l'éducation. Et quelqu'un qui parlerait en se rapportant à ce genre de citations-maximes provoque l'admiration de ses concitoyens. On dit " il parle bien, il sait parler" et c'est pour cela aussi qu'il est craint dans la mesure où il fait un rappel constant à la discipline.

Nous nous voyons malheureusement confrontée au même problème que celui de la transcription des contes nocturnes : nous ne pouvons étudier un nombre important de "talén" du langage. Nous donnerons donc un dernier exemple, mais une liste de "talén" sera jointe à notre travail.

La jalousie des femmes est connue et on sait les remous qui secouent les familles polygames : les femmes se provoquent, s'insultent et en viennent même quelquefois aux mains. Il se peut cependant que face aux attaques d'une coépouse, sa rivale feigne de ne rien remarquer et se contente de dire "oun' ti couma oun' fôron bai fo na ni n'can ma mini" ce qui revient à dire : " je ne parlerai à mon goître que lorsqu'il aura fait le tour de mon cou." Elle le dira avec d'autant plus de calme qu'il y aura de détermination dans la voix, de volonté de se battre, de relever l'affront. Comment interpréter encore cette formule brute ? Il y a bien sûr un conflit en germination, mais il y a aussi le symbole du goître, la laideur, la monstruosité ; la coépouse est assimilée à cette laideur qui est tout aussi bien physique que morale. D'un autre côté il y a aussi le goître qui étouffe : c'est le symbole de la colère qui fait suffoquer. Enfin on a la violence de la réponse quand la coépouse se décidera à répliquer. Et ce talén peut

être appliqué à n'importe quelle autre situation du même type avec des protagonistes différents, qui peuvent être aussi bien des hommes que des enfants. L'essentiel, c'est le contenu, la portée. Si ~~l'~~ l'interlocuteur est intelligent, s'il ne veut pas "la bagarre", il arrête les provocations et la dignité de tout un chacun est sauve. S'il s'entête, alors, la menace est mise à exécution.

Ainsi, l'influence du conte sur les hommes est grande : Dès qu'une situation présente des similitudes avec des éléments de contes, les hommes n'hésitent pas à leur emprunter ces éléments, prouvant par là non seulement leur adhésion aux messages que délivrent ces histoires nocturnes mais aussi leur appartenance au groupe, leur attachement aux valeurs établies. Il se dégage ainsi toute une philosophie du langage, faisant du conte l'un des éléments principaux d'éducation des hommes.

Le jeu des enfants, le "talén du talén" ce sont des applications journalières de ce que préconise le conte, et nous conclurons, avec Zahan Dominique qui dit dans la "Dialectique du verbe chez les Bambara": " Les productions du conte sont par excellence le moyen qui permet de prendre connaissance de la vie sociale et des institutions qui la régissent. Elles constituent un enseignement intégral, à la portée de tous."

" T A L É N "

Sô te pan, adén ca gnounouma
Le cheval ne peut voler (galoper) et son petit marcher à quatre pattes.
Tel père, tel fils.

Sanou bé djira a don baga déra
On montre l'or à un connaisseur
On ne peut parler de chose dont on est ignorant.

I bé cono mi dindin na, a sansan bé né cama coro
L'oiseau que tu guettes, j'ai sa cage sous l'aisselle
A malin, malin et demi.

Dignai yé sogoma da tjama dé yé
Le monde est plusieurs lendemains.
On ne peut prévoir l'avenir.

—
Akili wili lén ico tjai nan songo bo la
Etourdi comme un mari qui doit donner le prix des condiments

Da dia ani couna dia té kelén yé
La bonne bouche et la bonne tête ne sont pas les mêmes choses
Etre beau parleur et avoir de la chance sont deux choses différentes.

Ali ki i bolo la sanou di i djougou ma, o yi i djougou gnana co
djougou yé. A li i ca mogonifing ana counsigui di i djougou ma,
o ti i djougou gna fara bau.

Même si tu donnes ta bague en or à ton ennemi, ton ennemi prend ça
mal. Même si tu donnes un être humain avec ses cheveux à ton ennemi
celà ne le fera même pas sourciller. Un ennemi reste toujours un ennem

Ni ma yi i djougou don, iba minai ni waké ya yé
Si une personne connaît son ennemi, elle le traite avec diplomatie.
Si on connaît son ennemi on sait à quoi s'en tenir.

I tai tjai dôn, fo na ya tjai ca bau i coro
Tu ne connais l'homme que lorsqu'il se dérobe sous toi
Les hommes ne méritent pas la confiance que leur accordent les femmes.

Cani ca coro a tiguï yé
L'amour est plus vieux que son propriétaire
Le sentiment d'amour est vieux comme le monde.

CONCLUSION

Ce que nous avons voulu montrer dans cette étude sur la vie au Dafina et le conte, c'est l'interprétation du conte dans la majeure partie des activités des hommes. Il se manifeste dans les récits historiques, en mêlant le merveilleux au fantastique, fournissant à une société qui n'a d'autre point de repère que ce qu'a emmagasiné la mémoire, toute la culture, toute la sagesse contenues dans la tradition, donnant un exemple chaque fois qu'il s'agit de "faire quelque chose", de façonner une personnalité, de justifier les actions humaines. Quant aux contes nocturnes du Dafina, leur matière recouvre le même contenu que celui des contes populaires de tous les pays avec cette différence que chaque peuple adapte le récit suivant ses réalités propres. En effet, nous avons nous aussi nos fées Dafing, notre "Cendrillon" Dafing, nos renards, nos loups, notre "petit chaperon rouge" Dafing. Et c'est parce qu'on ne perd pas de vue ces réalités que les personnages sont pris comme exemples dans la vie de tous les jours, qu'il nous arrive de faire nôtre ce qu'ils ont pu dire dans certains passages des contes et qui correspondent à des situations qui se présentent à nous dans notre train-train quotidien. Ainsi reprenons-nous inconsciemment ou consciemment la partie du conte qui est susceptible de nous aider à nous corriger de nos travers et à faire de nous des hommes responsables et dignes. La vie au Dafina et le conte, c'est l'éducation des hommes, des femmes, des enfants, c'est le maintien des valeurs traditionnelles, c'est le sentiment d'appartenance au groupe.

N O T E S

- (I) (2) (3) (4) (5), voir bibliographie, respectivement 5) 9) 2) 5)
- (6) Empereur du Mali de 1230 à 1255
- (7) Roi du Sosso
- (8) C'est nous qui soulignons pour la métaphore.
- (9) Le griot sait flatter la vanité des hommes.
- (10) Les nobles non plus ne refusent rien au griot.
- (II) La noix de Cola joue un rôle très important dans les sociétés Bambara, Malinké, Dafing. Elle intervient dans les mariages, baptêmes, conflits etc ...
- (I2) Comme leur mari, les griottes parlent librement aussi, sans aucune gêne.
- (I3) Noter les différences de culture : en Occident, un enfant qui baisse les yeux quand on lui parle, manque de franchise, alors que dans le Dafina, c'est une marque de bonne éducation, signe de respect.
- (I4) Unealebasse est un récipient rond provenant du calebassier. C'est un genre d'écuelle.
- (I5) Nomades de race blanche, éleveurs.
- (I6) Villages du Dafina
- (I7)
- (I8) Cette expression est une traduction littérale. Elle correspond en Français à "Pourquoi te laves-tu le visage ?"
- (I9) Fête musulmane qu'on appelle aussi la "Grande fête" où on tue des moutons.
- (20) Bande de cotonnade que l'on attache autour des reins et qui s'arrête à mi-cuisses.
- (21) Ambâ c'est "notre mère"
- (22) le "soleil" d'un individu, c'est le moment où il est en plein épanouissement, où il règne en maître.
- (23) La rivière qui mange signifie "se noyer". On peut y voir cependant la personnification de la rivière.
- (24) A l'heure actuelle on trouve des hommes qui ont une dizaine de femmes, surtout les chefs de villages.

B I B L I O G R A P H I E

- 1) CAMARA (Laye). - Le Maître de la Parole : Kouma Lafôlo Kouma.- Paris : Plon, 1978
- 2) CAMARA (Sory). - Gens de la parole : essai sur la condition et le rôle des griots dans la société Malinké.- Paris : Mouton, 1976.
- 3) DELARUE (Paul). - Le Conte populaire français.- Nouvelle édition.- Paris : Maisonneuve; Larose, 1976.
- 4) FROMM (Erich). - Le Langage oublié : introduction à la compréhension des rêves, des contes et des mythes.- Paris : Ed. Payot, 1975.
- 5) N'DIAYE (Bokar). - Les Castes au Mali.- Bamako : Ed. Populaires, 1970.
- 6) PROPP (Vladimir). - Morphologie du conte, ... - Paris : Seuil, 1970.
- 7) SEUNG (Ok-Ryen). - Psychopédagogie du conte : essai suivi de seize contes coréens, préface de Marc Soriano.- Paris : Editions Fleurs, 1971
- 8) SORIANO (Marc). - Les contes de Perrault : culture savante et tradition Populaire.- Paris : Gallimard, 1973
- 9) ZAHAN (Dominique). - La Dialectique du verbe chez les Bambara.- Paris : Mouton et compagnie, 1963.

